

42
1973

Sommaire

**Prêtres... au service d'une Eglise
à naître au cœur même de la vie...**

Jacques Pelletier
Jacques Barthe p. 5

Le rêve de Paul à Troas

René Salaün p. 23

Carnet de la Mission

p. 57

Ce numéro 42 termine votre abonnement de 1973. Nous avons le regret de vous annoncer une légère augmentation :

| | |
|-----------------------|------|
| Abonnement ordinaire | 25 F |
| Abonnement de soutien | 30 F |

Prêtres... au service d'une Eglise à naître, au cœur même de la vie...

J. Pelletier

J. Barthe

Avant les réflexions de René SALAUN nous proposons un texte d'un genre assez différent puisqu'il s'agit de l'interview de deux prêtres ouvriers qui s'expriment librement sur leur ministère. On a donc gardé le style « parlé » de cet échange.

Témoins d'une espérance...

J. Pelletier

Pour moi, le Sacerdoce est aussi frais qu'il était il y a 16 ans... même s'il a « pris des coups » !

Oui, l'orientation est restée la même. J'ai accepté d'avancer au Sacerdoce pour l'ANNONCE de Jésus-Christ à ceux qui ne croient pas. Bien sûr, ces 16 années ont été marquées par des étapes : prises de conscience, situations différentes.

Prêtre en juin 1957, je pouvais, dès l'année suivante, consacrer une part importante de mon temps au travail manuel. Ainsi la possibilité m'était offerte de vivre comme tout le monde, 1959 devait remettre en cause cette manière de vivre le sacerdoce. J'ai accepté alors de travailler à domicile, pour maintenir cette orientation et pouvoir de nouveau — au moment venu — partager la vie des travailleurs. Le passage au travail à temps plein allait me permettre enfin de vivre l'orientation de départ.

...dans un monde en attente

Au cours de ces années, bien des déchantations se sont faites. Certaines illusions ont été perdues. Une REALITE a pris consistance en moi : le monde dans lequel nous vivons est un monde en ATTENTE. Aussi notre monde a-t-il besoin d'HOMMES qui soient là, porteurs d'une ESPERANCE, d'une BONNE NOUVELLE POUR TOUS. Besoin d'hommes qui fassent LIBREMENT le choix de consacrer totalement leur vie à cette ANNONCE, même si, dans l'immédiat, ils sentent douloureusement leur fragilité et leur maladresse. Il a besoin d'hommes insérés au plus creux des réalités humaines : vivant au coude à coude, partageant les mêmes luttes, connaissant les mêmes hésitations et parfois les mêmes déceptions. Besoin d'hommes qui se veulent les TEMOINS d'une REVELATION possible, recevable par tous.

Cette conviction de fond ne me fait absolument pas remettre en cause aujourd'hui le choix fait hier. Elle me le fait réactualiser. Je me dis : être prêtre parmi les gens qui n'ont pas les mêmes raisons de croire, ça a un sens. Tout du moins, je puis affirmer que cette conviction donne un sens à ma vie ; elle me fait vivre.

Je ne suis pas dans la peau d'un laïc. On vit les mêmes choses et on peut y mettre la même dimension. Mais il y a des aspects qui ne valent que ce qu'ils valent, mais qui pour moi sont essentiels. Souvent il m'arrive de revenir sur la signification du récit d'Emmaüs : le Christ fait prendre conscience à des hommes, à travers la lecture d'événements, que l'histoire même des hommes doit passer par ce cheminement, par ce mouvement qui va de la mort à la vie, de l'esclavage à la libération. Cette histoire-là, telle que la communauté chrétienne nous l'a traduite, se termine dans un repas : c'est le terme même d'une espérance, d'une espérance retrouvée parce qu'il y a une reconnaissance de J.C. et que là des hommes se rassemblent, se retrouvent.

Dans ce que je vis actuellement dans la classe ouvrière, avec des camarades qui ne partagent pas la même espérance avec Jésus-Christ au terme, je suis sensible à ce mouvement

qu'eux aussi vivent. Quant tu passes au creux de la vague, tu dois voir comment les gens, comment des militants cherchent, eux aussi, à sortir du creux de la vague ; comment ils portent sur leurs propres épaules la désespérance des autres et essaient de faire que des gens, qui paraissent amorphes parce qu'il y a des tas de choses qui pèsent sur eux, retrouvent une certaine espérance.

Pour moi, au niveau de la conception du sacerdoce que j'ai, c'est capital que je me sente responsable de ce mouvement qui va de l'égoïsme à l'amour. Ça fait partie d'une des responsabilités du prêtre d'y être attentif, d'en rendre grâce, d'intercéder à propos de ça, et de sentir que c'est à travers ça que le Christ se révélera. Il ne pourra pas être révélé en dehors de ce mouvement-là.

Pour moi, c'est quelque chose de vital, ce passage qui se réalise dans la vie d'hommes et dans la vie de groupes. J'ai vu des groupes, des mentalités se transformer. Ce passage me révèle que Dieu agit. Il me révèle aussi combien il est important que des gens sentent une responsabilité par rapport à ce qui se fabrique là-dedans. Même si ce n'est pas eux qui, un jour, révéleront effectivement ce qui se fabrique, que du moins ils s'en sentent plus responsables.

La transhumance de la Foi

J. Barthe

Il est sûr que l'avancée au sacerdoce, pour moi a été très marquée, par la dimension missionnaire... dans l'Action catholique. J'ai vécu jusqu'à mon entrée au boulot, il y a 7 ans, au service de communautés chrétiennes, mais avec toujours ce souci dominant d'éveiller des laïcs à cette dimension missionnaire de la Foi.

Le jour où je suis passé au boulot, une chose m'a frappé : c'est une phrase que le père Veuillot nous a dite à la session de Lormoy : « Vous n'allez pas au travail pour qu'il y ait un travailleur de plus dans la classe ouvrière ou pour qu'il y ait un militant syndicaliste de plus, mais vous y êtes pour qu'y existent, y vivent des prêtres ».

Cette phrase, est un constant rappel au milieu des soucis prenants du boulot et des responsabilités que petit à petit on assume au fil de l'engagement syndical.

Cette mutation, je la sens très fortement. C'est une mutation profonde, quasi-physique qui fait que de plus en plus on est façonné par les horaires, par le rythme de travail, par les événements de la classe ouvrière, par l'engagement syndical. Petit à petit on épouse la condition d'un peuple.

On ne l'épouse pas seulement d'une manière passive, mais d'une manière active : les prises de conscience qui ont été faites dans la classe ouvrière, nous les faisons aussi ; le regard porté sur la société par la classe ouvrière, nous le portons nous aussi. Ce n'est plus un a-priori, une idée toute faite qu'on cherche à vérifier dans les faits. C'est quelque chose qui va de soi avec la condition de la classe ouvrière.

Je crois que là, il y a une espèce de transhumance. On est passé d'un monde à un autre. Est-ce que cette démarche-là n'est pas inscrite profondément dans la dimension traditionnelle du sacerdoce ? J'ai un peu en arrière-pensée le « Quitte ton pays, quitte ta famille », que le Seigneur a adressé à Abraham. Il l'adressait à un peuple qui, finalement avait une vocation quasi-sacerdotale. Est-ce que ce n'est pas une des dimensions du sacerdoce que cette possibilité de continuer, de vivre cette disponibilité au service de l'Évangile ?

Comme disait Jacques tout à l'heure : je ne suis pas dans la peau d'un laïc. Prêtre j'estime que cette disponibilité — « quitter pour aller » — est essentielle à la dimension missionnaire du sacerdoce. C'est ce que l'Église nous demande de vivre comme Prêtres-Ouvriers.

Je souscris à ce que dit Jacques. Je sens combien il est important qu'il y ait des prêtres pour être non seulement témoins, mais aussi participants actifs de cette avancée de tout un monde de gens vers quelque chose à quoi ils aspirent profondément : une certaine idée de l'homme, un certain refus de la condition faite aux hommes par un monde marqué par l'argent, le pouvoir, un tas de choses qui les étouffent et qui briment en eux toute une série d'aspirations. Cette accession à ce monde meilleur, nouveau, ne se fera vraiment, en pro-

fondeur, que par un cheminement marqué par le dépassement de soi-même.

Une Foi au creuset de l'incroyance

J. Pelletier

On emploie fréquemment les mots : « partage de vie » et « communier à la vie des gens ». Il y a une dimension que nous y mettons, nous, comme prêtres.

On peut discuter sur la question de passage à un autre monde. Je crois que ce sont des réalités qui s'estompent dans notre vie, selon les origines familiales. Mon père travaillait chez un patron, ma mère tenait un petit commerce. En fin de compte, on a ça quand même dans la peau, même si les conditions n'étaient pas exactement celles de l'exploitation que connaît la classe ouvrière, en particulier en grandes banlieues.

Mais dans cette dimension de communion, de partage de la vie des gens, je crois que s'inscrit, comme prêtre, le souci d'aller loin. Souvent dans mon boulot je me demande : « Qu'est-ce que je fabrique là dedans ? je suis un copain comme les autres, j'ai les mêmes servitudes, les mêmes travers, les mêmes générosités ».

Avec les années, on risque d'avoir beaucoup plus de difficulté, comme prêtre, à être très sensible à ce qui fait le fond de l'incroyance des gens. C'est beaucoup plus difficile parce que, par certains côtés, on y communie. De fait, je crois qu'il y a une certaine part de l'incroyance des gens qui fait partie aussi de notre propre vie. Il y a tout un phénomène de décantation par rapport au religieux, à la religion. Pour ce qui nous apparaissait comme des critiques, des attaques, nous sommes capables d'aller encore beaucoup plus loin. A certains jours, nous risquons de ne plus bien saisir où se situe exactement l'incroyance des gens et aussi notre propre incroyance, puisqu'on est mêlé de très près à ce qu'ils vivent.

La quête du sens

Et il y a un autre aspect que je ne situe pas simplement au niveau du baptisé, mais au niveau du prêtre : c'est toute l'interrogation sur la signification de la vie, sur le sens de ce que les gens vivent. Comme prêtres, responsables de la foi, nous ne pouvons pas passer à côté de la question.

Je pense que des chrétiens peuvent se permettre de voir les choses de loin, un peu comme lorsqu'on grimpe sur une butte et qu'on regarde le paysage. Comme prêtre, on ne peut pas se démobiler par rapport à cette question de fond : qu'est-ce qui fait vivre les gens ? Pourquoi vivent-ils ? Quel est le sens de leur propre vie ?

L'interrogation, je crois, doit porter au niveau de ce qui fait la vie d'un homme : est-ce qu'il accepte ou non de passer lui-même de la mort à la vie, de l'égoïsme à l'amour ? Cela me paraît une des interrogations capitales. On s'habitue à ce que les gens vivent, et cela rend plus difficile de voir où se situe effectivement le fond de l'incroyance.

Pour moi, ce qui a de l'importance dans la vie, c'est tout ce qu'on pourrait exprimer en termes de partage, d'amour, de communion. On pourrait prendre d'autres mots, mais ce sont, quand même, pour moi les plus essentiels. Et dans la vie de boulot ça a un sens. En fin de compte la valeur d'un homme, c'est sa capacité d'aimer, de faire quelque chose avec les autres et pour eux, de participer effectivement à la construction d'une société nouvelle plus fraternelle qui puisse déboucher sur une certaine forme de communauté et de communion.

Quand j'expérimente cela dans la vie de tous les jours, je ne peux pas penser un seul instant que croire en Jésus-Christ puisse, de quelque manière que ce soit, minorer de telles aspirations de l'homme. Au contraire, ça ne peut que les épanouir. C'est en vue de cela que j'ai joué ma vie.

Moi je ne pourrai sans doute qu'avancer quelques pions. Le jour où l'on m'enterrera, on dira : « c'était un bon copain, il était ceci et cela ». J'aurai apporté ma pierre ou je ne l'au-

rai pas apportée, mais je ne peux pas me sortir de la tête que le sens de ma vie c'est de travailler à ce qu'un jour des gens puissent prendre conscience de cela. J'ai conscience que la place que j'occupe, les comportements que j'ai — qui peuvent être situés au niveau simplement d'un « brave type », d'un « bon militant », mais peut-être aussi d'un chrétien et d'un prêtre — essaient d'exprimer cela. J'ai la conviction que le Royaume est en germination dans ce qu'on fait, sans savoir comment ça se fabriquera. L'Eglise a besoin de gens qui vivent cela, et acceptent de le vivre avec tous les RISQUES que ça comporte. Sans quoi, je ne vois pas comment l'Eglise, aujourd'hui, pourrait satisfaire à sa responsabilité essentielle d'ANNONCER LA BONNE NOUVELLE.

De ne pas rassembler autour de moi des chrétiens ou de ne pas me plonger dans un groupe de chrétiens déjà rassemblés, ça ne me manque absolument pas. Ce n'est pas pour cela que j'ai accepté d'être prêtre, mais ce n'est pas non plus contre cela. Jamais je ne refuse un dialogue ou une participation avec des chrétiens ou avec des croyants. Mais pour moi c'est loin d'être premier. Je n'ai pas besoin d'aller trouver des compensations ailleurs parce que l'essentiel de ma vie, je pense le vivre justement dans ce partage avec des gens qui visiblement n'ont pas les mêmes points de repère.

J. Barthe

Ne pas éprouver ce besoin de « compensation », de se retrouver à l'intérieur d'une communauté chrétienne, ce n'est pas du tout exclusif d'un souci de pouvoir rencontrer un jour, et même, dès maintenant, d'autres prêtres et des laïcs attelés à la même tâche et soucieux de partager, d'échanger sur ces questions de fond.

A parité avec des militants

J. Pelletier

Avec les militants chrétiens du coin, je crois qu'on peut dire que le type de réflexion que j'ai été amené à faire, ça leur révélait à eux-mêmes un certain nombre de choses, qui contribuent au témoignage.

On a toujours accepté de se coller une réflexion plus suivie. C'est une part de notre responsabilité que d'essayer de voir ce que ça veut dire : une certaine expression de la Foi. Pour nous, ça fait partie de notre sacerdoce. Nous estimons que nous devons prendre le temps nécessaire pour mener à bien cette réflexion.

J. Barthe

J'ai toujours plus ou moins gardé des liens avec l'équipe d'A.C.O. de Vitry, du Plateau. Je crois qu'il y a eu toute une transformation du type de relations avec eux. Je le retrouve aussi au niveau du sous-secteur où je vais assez régulièrement. Et je ne sens pas du tout, et eux non plus — du moins, je le pense — que je suis « aumônier » ! Il y a une espèce de plain-pied qui se fait à partir des réalités de la vie, de la vie militante, des problèmes qui se posent, des difficultés, des lourdeurs, des pesanteurs, et aussi des avancées, des choses qui sont le lot de tout militant ouvrier. On se sent davantage partenaire, à égalité. C'est une expérience. Elle vaut ce qu'elle vaut.

Je me veux prêtre pour une Eglise à naître en monde ouvrier.

L'Eglise en monde ouvrier

J. Pelletier

Pour des gens qui acceptent de faire la plongée, de se mouiller avec cette visée d'être prêtres, je pense qu'il faut effectivement croire à la dimension missionnaire d'Eglise, du sacerdoce. Ça suppose un « passage aux païens ». Quand on relit : « France, pays de mission ? » on est frappé par l'aspect moralisateur et je ne crois pas que, si on avait à réécrire « France, pays de mission », on réécrirait ce livre-là. Tous les problèmes qui touchent à la morale, morale économique, sociale ou sexuelle, Dieu sait si ils ont évolué ! nous devons aller jusqu'à une interrogation de fond par rapport à la foi, par rapport à la dimension de l'homme, ou sens de la vie.

Celui qui fait une plongée là-dedans, s'il n'a pas dans les

tripes une certaine passion de l'annonce, de la révélation, qui se fera ou ne se fera pas, mais dont il accepte d'être un des éléments, ne peut pas s'en sortir. Il fera un certain nombre de choses encore, mais il ne sera pas capable de donner à l'Eucharistie cette signification d'appel, d'attente, d'espérance.

A partir du moment où les prêtres n'arrivent plus à exprimer le sens de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils recherchent, je pense qu'effectivement ça peut tourner à une sorte de sacerdotalisme, de subjectivisme et, assez logiquement à une remise en cause radicale du sacerdoce.

Parce que si tu n'arrives pas à l'exprimer ce qui te fait vivre, tu te retrouves dans une bure de moine. Certains s'y font. D'autres en crèvent. Et de toutes manières, même s'ils s'y font, ce n'est pas cela que l'Eglise attendait de ses prêtres quand elle a voulu qu'ils puissent travailler en usine. Les gens n'ont rien à faire d'un sacerdoce vécu comme organe-témoin, ou opération-survie.

Que certains envisagent le sacerdoce par rapport à des chrétiens, c'est bien, mais qu'ils refusent à d'autres le droit de vivre dans une situation différente de la leur, cela me gêne. Ils sont prêtres par rapport à des chrétiens, mais, ils disent : « nous, prêtres de la classe ouvrière... ». Il faut être sérieux. Leur affirmation ne tient pas devant un militant, qu'il soit cégétiste ou autre, pour qui ce mot prêtre ne veut rien dire.

Il se trouve que, de fait, non pas parce qu'on est de la C.G.T., mais parce qu'on est embarqué dans l'action, on est quand même des types qui posent une question. Objectivement nous sommes-là, embarqués dans la classe ouvrière, et capables d'aller très loin. J'en fais l'expérience : on respecte et « ma » foi et les choix que j'ai faits. Une Eglise ne peut pas naître de l'extérieur.

Il y a des expressions par rapport à « une Eglise ouvrière » qui me mettent mal à l'aise, dans la mesure où ceux qui en parlent manifestent un certain sectarisme, notamment dans le choix des moyens. Je ne vois d'ailleurs pas comment ces gens-là situent leur orientation exclusive au sein même

de l'Eglise universelle. En équipe, sans théorie, un certain consensus existe sur ce point.

Pour nous ce qui est essentiel c'est de vivre ce que vivent les travailleurs, de partager les mêmes aspirations, de passer par les mêmes chemins quotidiens. Si tout cela ne débouche pas un jour ou l'autre sur une rencontre de Jésus-Christ, si tout cela ne participe pas à une élaboration de liens autres que des liens de solidarité, des liens fraternels, mais des liens effectifs de communion, que signifie le sacerdoce que je vis ? Que signifie Jésus-Christ ? Que signifie la BONNE NOUVELLE qu'il apporte ?... Pour moi, tout cela n'aurait plus aucun sens.

Je suis convaincu que le ROYAUME est en germination dans ce qu'on fait, même si cela reste trop petit. Ce que nous essayons de bâtir, ce dont nous essayons de témoigner, ça fait partie des choses qui avancent, des soubassements qui se mettent en place. Pour nous, c'est clair : ça doit déboucher un jour ou l'autre !

L'Eglise de l'Esprit

J. Barthe

A aucun moment on n'a rougi d'être prêtre en taisant l'actualité de notre sacerdoce. On célèbre toujours la messe. C'est la question que m'a posée un copain du syndicat, lundi soir. Il m'a demandé si j'étais toujours en lien avec Marty, l'évêque. C'est un gars qui a reçu un vague petit catéchisme quand il était enfant. N'empêche que c'est une question qu'il pose. Là-dessus, on ne s'est jamais tu.

J. Pelletier

Je crois que beaucoup de gens ne sont pas sortis de la conception d'une Eglise qui ne va pas au-delà des structures visibles, d'une Eglise dont les visages sont connus des curés. Mais cette espèce d'Eglise qui réunit tous ceux qui cherchent loyalement, douloureusement le sens de leur vie, qui se dépensent 100 % pour leurs frères ? Celle de ceux qui sourient même s'ils sont délaissés, l'Eglise des combats difficiles, de

ceux qui avaient peut-être misé sur la façade accueillante de l'Eglise historique et qui se débattent pour être fidèles malgré leur déception ?

L'Eglise historique telle qu'elle est, dont je fais partie, avec ses institutions, ses formes diverses de regroupement, masque l'Eglise que l'Esprit rassemble à travers l'espace et le temps. Il n'y a pas pour moi deux Eglises, mais celle qui a pignon sur rue risque de nous faire oublier que l'Eglise de l'Esprit éclate de toutes parts. C'est à cette communauté que j'ai été appelé, choisi par vocation. Ce n'est pas une Eglise comptabilisable, mais c'est une Eglise qui avance, discrète, sans éclat, sans proclamation. Je me sens solidaire de ceux qui essaient d'aménager et d'embellir la « façade » historique de l'Eglise. Mais ce n'est pas cela qui m'a d'abord été demandé. Comme beaucoup d'autres, avec la puissance de l'Esprit, je cherche ailleurs.

De toute manière, pour moi il reste vrai que l'Eglise existe dans la mesure où les formes même du ministère se complètent et contribuent à donner vie à un corps immense qui dépasse les limites mesurables. Ce qui est essentiel, c'est une Eglise qui soit une dans la perspective du dessein de Dieu. Je ne suis pas juge pour dire : ces gens-là en font partie ou n'en font pas partie. Mais je sais que, là, il y a quelque chose qui se fabrique, quelque chose qui se vit. Jamais dans l'Evangile il n'a été dit que J.C. instituait le sacerdoce seulement pour ceux qui étaient déjà rassemblés. Ceci est pour moi essentiel et se manifeste au niveau de l'expérience humaine, où l'amitié est quelque chose de capital : l'amitié, avec toute la prise de conscience politique à laquelle elle convie.

Que des gens s'engagent dans le sacerdoce sans être sensibles à ces enjeux-là, je doute, même — avec les avancées timides de l'Eglise d'aujourd'hui — qu'effectivement ils puissent vivre pleinement le sacerdoce s'ils n'acceptent pas une vision beaucoup plus large.

Je crois que nous sommes prêts à rendre compte de ce que nous faisons, de ce que nous sommes. Prêts à rendre compte de l'ESPERANCE qui est en nous. Et je pense que

nous le faisons. Je serais content que des prêtres du coin expriment aussi comment ils rendent compte de l'Espérance qui est en eux, même si elle est vécue à travers des tâches presque exclusivement au service des chrétiens.

L'avent de l'Eglise

J. Barthe

Il se crée une communauté. La vie t'insère, tu deviens un parmi d'autres, tenant ta place, essayant de le faire avec sérieux...

Je me souviens très bien de cette réflexion d'un copain du syndicat qui n'est pas croyant. Il me dit : « Alors, ça va ? » — Je lui réponds : « tu sais, ce n'est pas facile ». Il me dit : « Ne t'inquiète pas. Ici, quand on se retrouve, on fait une famille. La C.G.T. c'est une grande famille ». Je crois qu'effectivement, parce qu'on porte ensemble une responsabilité, qu'on partage les joies et les difficultés... se crée et se vit authentiquement une communion dans l'amitié, et dans les responsabilités vécues pour d'autres. Là, il y a quelque chose qui ne nous laisse pas insensibles et c'est important pour moi prêtre, d'en être conscient.

Je crois que c'est important d'y être attentif et d'être prêtre pour le sentir, le voir, le reconnaître, l'exprimer et le célébrer comme un « AVENT ». Un Psaume de la liturgie exprime bien cela lorsqu'il évoque « la terre qui doit s'entrouvrir pour accueillir la rosée du ciel qui doit la féconder ».

Oui il y a là une terre qui se laboure, une terre qui est prête à recevoir quelque chose d'en-haut. Il y a des moments privilégiés où c'est plus évident, mais en fait c'est tous les jours que ça se laboure : tous les jours il y a des copains qui sortent d'eux-mêmes, qui se compromettent, qui se bagarrent avec les tauliers, qui sont marqués à l'encre rouge. J. me disais : « Il n'y a pas de problème, bien sûr dans mon boulot, je fais tout ce que je peux. Mais du fait que je suis absent pour le syndicat, mon chef d'atelier m'a dit : tu vois, maintenant, on ne peut plus te confier un certain nombre de tra-

vaux délicats ». Et il sent très bien qu'au niveau de sa promotion professionnelle, il n'est pas loin d'avoir touché son bâton de maréchal. Mais, par ailleurs, il me disait : « je ne regrette absolument rien ». Parce qu'il y découvre non seulement un accomplissement de lui-même, mais un boulot au service de la classe ouvrière, un service plus grand...

Aussi, il se fabrique là un certain type d'homme. C'est ambigu parce que ça risque très bien de boucler sur soi-même ; mais il y a aussi là une possibilité fantastique d'être cette terre qui se prépare à recevoir le Verbe.

Alors, pour moi, le pain et le vin qu'on offre à l'Eucharistie, ce n'est pas autre chose. Il y a un certain mystère de ce pain et ce vin qui deviennent le corps et le sang du Christ, par la Parole. C'est une dimension mystérieuse. Cette naissance d'Eglise a une part de mystère dans le sens où c'est vraiment un don, une Révélation qui vient d'en-haut, dont nous pouvons être les instruments, et non les auteurs. Ça vient de plus loin, de plus haut.

Comme le dit l'Évangile : « Personne ne vient à moi s'il n'est attiré par le Père ». On risquerait quelquefois d'oublier cette dimension à cause de notre mauvaise apologétique. On ne fait pas la preuve de quelque chose qu'on a reçu. On en est témoin.

L'Eucharistie du quotidien

J. Pelletier

Il m'arrive de dire qu'on en est à la célébration du « Ricard ». Lorsqu'on a un événement, une histoire quelconque à fêter, chacun paye sa chopine.

Ça m'est arrivé à deux reprises, l'année dernière le 1^{er} juin, pour mes 15 ans de sacerdoce, et puis cette année au Jeudi Saint, comme ça, sans raison apparente, de payer un litre de Ricard.

Mais, c'était intentionnellement, pour marquer le coup, parce que cette date est un moment important de mon histoire, de ma vie. Et ce que voulait dire pour moi, ce

jour-là, la célébration de Pâques, du Jeudi Saint, ne concerne pas que moi, mais nous concerne tous ; en reprenant ce que j'exprimais sur ce passage de la mort à la vie, de l'égoïsme à l'Amour. Cela, j'en suis témoin. Peut-être qu'un autre chrétien en serait témoin aussi. Peut-être que ça aussi aurait une répercussion sur sa conscience.

Mais pour moi il y a plus que la répercussion dans ma conscience car je suis un des bonshommes qui ont accepté de vivre le sacerdoce et qui ont la possibilité, non pas en leur nom propre mais au nom de l'Eglise, de célébrer, de rendre grâce, d'actualiser ce mystère du Christ, tel qu'il se vit aujourd'hui chez les hommes, consciemment ou non. Ce n'est pas moi qui leur taperai sur la tête pour que ça devienne conscient. Ce n'est pas moi non plus qui refuserai que mon comportement permette aux gens d'en prendre conscience. A ce niveau-là, l'Eucharistie reste donc toujours célébration, possibilité de rendre grâce, à partir de ce pain et ce vin qui sont la consistance de la vie des hommes, et aussi le travail pour une société autre, une société fraternelle. Non seulement j'en suis conscient, comme tout chrétien, mais j'ai la possibilité de ré-actualiser ce lien entre l'Eucharistie et la vie ouvrière. Si je ne le fais pas dans la chaude ambiance d'un petit comité de chrétiens conscients, triés sur le volet, je le fais toujours avant ou après une célébration eucharistique. Manière comme une autre de « pétrir » le pain dont le Christ fera son CORPS.

L'Eucharistie n'est pas du tout un moment de consolation, mais un moment de prise de conscience et d'appel pour que le Royaume arrive, pas seulement dans le petit noyau avec lequel je vis. Souvent je pense : « la table est dressée, les invités n'y viennent pas ». Leur venue dépend de tellement de choses que je ne sais pas quand elle se fera, mais j'espère qu'un jour ils viendront.

Un jour, comme ça, je notais un peu ce que ça voulait dire, pour moi, « rendre grâce ». Ça voulait dire : rassembler la vie. Le petit monde auquel je participe ; la vie de boulot avec la diversité de ses rencontres, les menus services, un

tas de trucs... parfois des choses importantes, syndicales ou autres... les tâches habituelles, les affrontements, les luttes... Présenter aussi nos recherches, nos interrogations, nos multiples questions sur le sens de ce que nous vivons, sur cette rude aventure humaine. Présenter cela en sachant que le Seigneur ne nous fournira pas de réponse miracle, que nous avons à la bâtir.

Tu insistais, Jacques, sur l'aspect mystère. Cette communion à laquelle nous aspirons et que nous souhaitons, le Christ veut en quelque sorte la parfaire, la parachever ; mais elle ne se fera pas indépendamment des hommes, et sans les hommes. Si le Christ dit : « Qu'ils ne soient qu'un », c'est quand même à eux de chercher et de bâtir cette unité.

Pourquoi l'Eucharistie qu'on célèbre, n'est-elle pas une Eucharistie de moine ? A cause des liens qu'on a, de la dimension essentielle de ces liens, de ce qu'on y cherche, de ce qu'on y fait, de ce qu'on y vit. Et puis, il y a aussi notre propre comportement. Le moine qui célèbre l'Eucharistie, il a sa perfection morale, il a une communion très générale au destin des hommes. Nous, c'est une espèce d'Eucharistie de plain-pied, l'Eucharistie d'un peuple dont nous sommes responsables. C'est un peu ce qu'on cherche à exprimer même si, parfois on n'a pas grand'chose à dire.

C'est très difficile d'en rendre compte, parce qu'il y a une part qui est personnelle, mais la participation au sacerdoce interdit que cette part soit uniquement personnelle.

Des copains sont venus l'autre jour emprunter le texte des P. O. sur le Sacerdoce, pour l'Eucharistie qu'ils célébraient avec quelques militants chrétiens du coin. Je le leur ai prêté volontiers. Nous pourrions le faire aussi. On pourrait dire à une copine comme M. : « on célèbre l'Eucharistie, en même temps tu préviens M. qui est secrétaire d'organisme social et qui fait du bon boulot, tu préviens un autre qui est secrétaire fédéral, qui est à l'A.C.O., etc. ». On peut se trouver des gars... ! Nous ne le faisons pas car nous craignons des eucharisties « sur mesures » qui risquent de tourner au ghetto.

Ainsi le 1^{er} mai de l'année dernière, il y avait une Eucharistie prévue dans une paroisse d'à côté, pour l'A.C.O., elle

était fixée à la même heure que l'Eucharistie paroissiale. Je pensais que ces militants qui habituellement vont dans la paroisse, étaient à la messe paroissiale, et qu'ils l'animent à leur manière. Or ils étaient à côté. Ça a été plus fort que moi : je ne suis pas resté et j'ai été à la messe paroissiale. Par contre, j'ai trouvé tout à fait normal, l'autre jour, que dans le cadre de la réunion d'A.C.O., il y ait une Eucharistie.

L'Eucharistie-commencement

J. Barthe

Cette dimension de l'Eucharistie qu'on vit est tout à fait dans la tradition développée au Concile, qui insiste à la fois sur les deux faces d'une même réalité : l'Eucharistie comme achèvement mais aussi comme commencement. Peut-être que les moines la vivent davantage comme étant un achèvement. Nous nous sentons davantage responsables de cette célébration de l'Eucharistie comme commencement, comme célébration de ces grains de sénévé, toutes ces petites choses qui sont destinées à germer.

J. Pelletier

On a employé souvent dans le passé : le terme de rassembleur. Il reste juste, même s'il faut mettre des nuances.

Nous avons, dans nos vies militantes, à jouer un rôle de rassembleurs, à être un carrefour pour des tas de gens. C'est un fait d'expérience : des types continueront de discuter avec nous et ne discuteront pas avec d'autres. Pourquoi ? En raison du type de bonhomme qu'on est, du type de militant qu'on est, du prêtre qu'ils connaissent ? Je n'en sais rien.

Je suis dans une boîte importante. Je suis frappé de voir que pratiquement tous les travailleurs m'appellent par mon prénom.

Dans notre conscience existent la soif et la faim d'unité. Les bagarres syndicales font mal aux tripes. J'ai toujours été de ceux qui ont dit, chaque fois que l'occasion en était fournie, dans les rencontres de chrétiens et notamment à l'A.C.O., que les chrétiens portaient un des germes de l'unité

de la classe ouvrière. C'est souvent le seul lieu où des types d'organisations différentes sont capables encore de discuter, à condition qu'ils échangent sur le fond de leur vie et non pas sur des querelles syndicales. Pour moi, une des espérances de la classe ouvrière passe par des chrétiens encore capables, malgré les divergences entre la C.G.T. et la C.F.D.T. par exemple d'échanger sur des problèmes de fond. Ce témoignage est encore peu porté et peu reçu ; mais c'est une espérance pour la classe ouvrière. Cette chose extrêmement importante prend une autre dimension dans la célébration eucharistique, dans la mesure où le prêtre a lui aussi un souci d'unité.

J. Barthe

Pour revenir un peu en arrière, je refuse, je regrette ce qu'on a appelé une « église ouvrière ».

Qu'il y ait un souci au niveau d'un langage, c'est normal. Effectivement, il y a là une expression de la foi, une certaine manière de célébrer les choses qui a, en monde ouvrier, coloration particulière. Mais durcir cet aspect au point d'aboutir à une secte, pour moi, ce serait la négation même du dynamisme de l'Eglise, de sa capacité à être dans le monde d'aujourd'hui, le signe visible du Rassemblement de tous en Jésus-Christ.

Le rêve de Paul à Troas

Réflexions sur divers thèmes actuels... ou réactualisés

René Salaiïn

« Une nuit Paul eut une vision : un Macédonien lui apparut, debout, qui lui faisait cette prière : *passé en Macédoine, viens à notre secours !* » (Act. 16/9).

Qui appelle ainsi au secours ? Un groupe de chrétiens qui voudrait un ministre pour répondre à ses besoins religieux ? Non. Un païen, un pays, qui n'ont pas encore entendu la Bonne Nouvelle.

Une question qui n'est pas réglée

Paul était-il victime d'une fausse ecclésiologie en passant, avec Luc et Silas, de l'autre côté de la mer Egée, dans un monde vierge de toute implantation de l'Eglise, où ne préexistait ni individu ni groupe chrétien, seulement l'appel secret d'un peuple, afin d'y entreprendre l'Oeuvre de l'Evangile à partir du tout premier commencement : « Je me fais un point d'honneur, écrira-t-il aux Romains (15/20), de n'annoncer l'Evangile que là où le nom du Christ n'a pas encore été prononcé ».

Ou bien faudrait-il dire — dans un langage qui l'eût sans doute étonné — qu'il agissait en raison des circonstances en tant que laïc, ou par suppléance, sans engager son ministère spécifique d'apôtre, investi par Dieu, envoyé par le Christ, garanti par l'Esprit : « Vous allez recevoir une puissance, a dit Jésus aux Onze, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous ; vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Act. 1/8, cf. 13/2-4, Gal. 2/7-9).

Il faudrait poser la même question pour Boniface, prêtre évangéliste des Germains, que les papes firent évêque, sans siège fixe, en vue de cette tâche, François Xavier en Extrême-Orient, Charles de Foucauld à Tamanrasset, et tant d'autres...

Le problème n'est pas neuf pour nous. Nous pouvions l'estimer résolu, grâce à Vatican II, et à la levée des mesures concernant les prêtres ouvriers. Il se repose à nouveau dans un contexte et selon une problématique postconciliaires.

On n'en est certes plus à la chrétienté d'hier. Au contraire on lui prodigue les critiques. On parle préférentiellement de présence au monde, de service désintéressé, de mission, d'Évangile. Et ce ne sont bien sûr pas que des paroles...

Mais très souvent les perspectives des innombrables articles, livres, proclamations, synodes, études exégétiques ou recherches théologiques, sur *le ou les ministères*, n'arrivent pas à déborder les soucis domestiques de l'Église, à concevoir et projeter plus qu'un *aggiornamento* interne des relations, des prérogatives et des statuts. Pour les prêtres et les évêques — une fois le « système » dûment critiqué — on imagine mal, ou avec réticence, autre chose que leurs responsabilités connues et reconnues (parole, sacrements, animation, rassemblement) à l'égard des chrétiens. On demande un meilleur ajustement de l'autorité et de la liberté, de l'unité et du pluralisme. Concernant le monde actuel, on voudrait que les regroupements ecclésiaux soient mieux adaptés aux ensembles sociologiques et culturels nouveaux

que les circonscriptions territoriales héritées du passé (1).

Que les fidèles portent la responsabilité de l'Évangile en plein monde, très bien : c'est leur vocation. Que des prêtres les y accompagnent au titre de l'animation qu'ils leurs doivent, très bien aussi : c'est leur vocation (à condition, ajoutent certains, que les chrétiens les y appellent). Qu'on recherche pour eux des modes d'existence et de subsistance plus dignes et plus humains, soit : d'ailleurs un statut difficilement vivable décourage les vocations.

Mais que leur responsabilité propre, enracinée dans le sacrement de l'ordre, puise s'investir, se réaliser et s'exprimer, dans des activités ou service de type « séculier », on ne voit vraiment pas... surtout si cela ne débouche pas rapidement sur la naissance et la croissance de nouvelles communautés. Ou bien alors qu'on nous explique et qu'on nous montre comment on est prêtre en conduisant un camion ou en faisant de l'action syndicale.

Bien que la question ne soit pas neuve pour nous, on ne peut éviter de la reprendre à nouveaux frais, en essayant de ne pas trop repépétiner les sentiers déjà battus, et d'ouvrir des pistes dans les nouveaux maquis. Parce que le ministère n'a de sens que dans la mission de l'Église, il faudra consentir à quelques détours sur ce thème : plus courte, la ligne droite ne conduit pas toujours au but.

Nous ne sommes pas seuls à réfléchir. Lancée depuis des décades, activée par la crise, la recherche sur le ministère se développe dans toutes sorte de directions, exégèse et théologie, mais aussi psycho-

logie et sociologie, sans oublier l'histoire. Le moins important n'est pas la recherche qui se pratique sur le terrain, par l'expérience des laïcs, des prêtres, des groupes. Elle est pleine d'intérêt.

Ce n'est pas toujours une recherche

Du sacerdoce au ministère

Le balancier semblait figé depuis des siècles dans une direction cléricale.

Il est tout d'un coup parti en sens inverse. Depuis le concile le mouvement se précipite.

L'Eglise voudrait reprendre les traits de sa jeunesse en se redécouvrant peuple de Dieu et communion fraternelle, alors qu'elle s'était durcie en structure sociétaire pyramidale. On réhabilite le « sacerdoce commun » des fidèles, on cherche à faire jouer la coresponsabilité des baptisés, et à faire reconnaître l'égale dignité des membres du corps du Christ. Rénovation théologique, alimentée par un retour aux sources ; mais qui entraîne une refonte de la sociologie pratiquée dans l'Eglise ; et qui exige un changement d'attitude spirituelle.

Comment s'étonner dès lors si les prêtres, ce qu'ils sont et ce qu'ils font, ce qu'ils ne sont plus et ce qu'ils ne font plus, leur place dans l'Eglise et dans la société, occupent le devant de la scène ?

Ils étaient la cheville ouvrière de toute l'organisation. Pour l'extérieur l'Eglise c'était « les curés ». A l'intérieur, leur recrutement (les vocations !) leur formation (les séminaires !) leur répartition (les nominations !) constituaient le sou-

seraine : elle touche aux fibres les plus secrètes de tant de personnes et de groupes. Elle est sujette aux fluctuations de l'actualité, à la dialectique de la thèse et de l'antithèse, de sorte que le balancier plus d'une fois s'affole.

ci majeur des évêques, qu'on aurait pu définir comme des gérants ou administrateurs d'un clergé. Les simples chrétiens apparaissaient comme les clients le plus souvent, les collaborateurs parfois, des prêtres, à qui revenaient en titre l'orientation et la conduite des choses religieuses.

Cette pratique s'adossait au concile de Trente et à l'effort de pensée et d'action qu'il avait déclenché. La dégradation où était alors tombé le clergé, et les attaques qu'avaient multipliées les Réformateurs, imposaient une restauration longtemps différée. Ce fut l'œuvre des grands artisans de la Contre-Réforme : Charles Borromée, Bérulle, Vincent de Paul, Ignace de Loyola, Olier... Tous contribuèrent à la remontée spirituelle, disciplinaire et pastorale des prêtres.

1. Au cœur de ce mouvement, une théologie vigoureusement théocentrique inculquait aux séminaristes et aux pasteurs un sens très élevé de leur vocation.

La dimension sacerdotale

Le titre *sacerdotal*, qui aux origines s'appliquait à l'ensemble du peuple de Dieu (p.e. 1 P. 2/5), puis assez vite dési-

gna spécialement les évêques, était devenu le titre caractéristique des prêtres. Evolution significative.

C'est bien vrai : le ministère apostolique est à l'honneur de Dieu, en même temps qu'au service des hommes. On risquerait de l'oublier de nos jours. Le Nouveau Testament lui reconnaît cette dimension culturelle. Mais, chose notable c'est à propos du service de l'Évangile et du témoignage, non directement à propos des rites sacramentels. Jésus « se consacre » afin que ses disciples soient « consacrés par la vérité », à laquelle s'identifie la « Parole de Dieu » (Jean 17/17-19). Paul a conscience d'être « un officiant du Christ auprès des païens, consacré au ministère de l'Évangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande qui, sanctifiée par l'Esprit-Saint, soit agréable à Dieu » (Rom. 15/16). Aussi peut-il arguer de Dt 18/1-3 (« ceux qui assurent le service du culte sont nouris par le temple, ceux qui servent à l'autel ont part à ce qui est offert sur l'autel ») pour appuyer un droit établi par Jésus-Christ : « Que ceux qui annoncent l'Évangile vivent de l'Évangile » (1 Cor. 9/13-14).

Les prêtres sont donc bien « hommes de Dieu » (1 Tim. 6/11) et « religieux du Père ». Ils le sont éminemment dans l'offrande eucharistique, pourvu qu'on respecte son lien essentiel avec le ministère évangélique : « C'est vers elle qu'est tendu leur ministère, là qu'il trouve son accomplissement », affirme Vatican II, qui s'empresse d'ajouter : « *Commençant par l'annonce de l'Évangile*, il tire sa force et sa puissance du sacrifice du Christ, et il aboutit, selon St-Augustin, à ce que la Cité rachetée tout en-

tière, c'est-à-dire la société et l'assemblée des saints, soit offerte à Dieu comme un sacrifice universel. ». Une telle manière de voir, tout inspirée de la pensée biblique sur « le culte en esprit et en vérité » considère gloire de Dieu et réussite des hommes comme inséparables : « La fin que les prêtres poursuivent dans leur ministère et dans leur vie, c'est de rendre gloire à Dieu le Père dans le Christ. Et cette gloire c'est l'accueil conscient, libre et reconnaissant des hommes à l'Oeuvre de Dieu accomplie dans le Christ ; c'est le rayonnement de cette Oeuvre à travers toute leur vie » (P.O. n° 2 § 4 et 5).

Le Synode des évêques en 1971, craignant qu'on ne réduise le ministère au service des hommes, a utilisé abondamment le vocabulaire sacerdotal. Vatican II avait — sans exclusive — parlé plutôt de « ministres » et de « ministère ». Le retour qu'il faisait ainsi au langage primitif ne minimisait pas la relation à Dieu, puisque le Nouveau Testament l'emploie pour désigner le service de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Esprit (1 Th. 3/2, 2 Cor. 3/8, 6/4, 11/23, 1 Tim. 4/6, Luc 17/10), lequel n'est bien sûr pas à mettre en concurrence avec ce qui lui est intérieur, et à quoi il doit être intérieur : le service de l'Évangile (Ph. 2/22, Eph. 3/7 ; Luc 1/2, Act. 6/4), de l'Alliance nouvelle, de la justice, de la réconciliation (2 Cor. 3/6-9, 5/18), de tous les hommes (1 Cor. 9/19-23), de l'Église (Col. 1/25), de telle église (2 Cor. 4/5).

Si on définit les prêtres strictement par le sacerdoce, on ne manquera pas de les caractériser par l'aspect et les actes religieux de leur mission. Depuis St-Jérôme, cette tendance a fait dire que

l'ordination consistait dans la présentation des objets sacrés au candidat : y a-t-il un culte plus éminent que l'Eucharistie ?... Cela conduit à reléguer les « laïcs » dans le profane, le monde, le temporel, sans plus, donc à les laïciser. Et à confiner les prêtres dans les « fonctions sacrées », comme disait le cardinal Pizzardo pour justifier l'arrêt contre les prêtres-ouvriers. Une conception aussi sacrale n'a pas peu contribué à les isoler, à les situer comme des médiateurs sur un piédestal entre ciel et terre, à sacraliser leurs dires et décisions, donc à institutionnaliser l'autoritarisme clérical.

Toutes les dimensions.

2. Par contre *les termes évangéliques*, tels que ministre, apôtre, pasteur, mission... n'inclinent pas à prendre un aspect ou une partie pour le tout. Le « Ministère » a pour objet toutes les dimensions de l'Oeuvre à servir : Evangile (prophétie), culte (sacerdoce), règne de Dieu (vie chrétienne). En disant mission, apôtre, pasteur, on peut inclure les diverses tâches : la présence au monde et le service des hommes, le témoignage de l'existence et celui de la Parole sous toutes ses formes, la prière et les sacrements, les communautés de foi et de charité...

A moins que ces mots ne continuent d'évoquer chez certains ce qu'ils ont unilatéralement désigné depuis longtemps : le seul service des chrétiens, par les visites, les réunions, la catéchèse, les cérémonies. Tandis que « *pastorale* » évoque tout de suite les tâches paroissiales, le Modèle des pasteurs disait : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; d'elles aussi j'ai la charge ; elles écouteront ma voix... » (Jean 10/16). Tandis

que « *faire du ministère* » équivaut à donner les sacrements et animer une communauté, Paul n'a cessé de revendiquer une place pour son ministère qui était celui de la première annonce de l'Evangile aux « plus loin » (Eph. 2/11-13) : « Je suis l'apôtre des païens et j'honore mon ministère » (Rom. 11/13).

Mais alors comment va-t-on dénommer le ministère des prêtres ? Sacerdoce ministériel, ministère sacerdotal, se disaient beaucoup : maintenant on critique ce langage pour les raisons que nous venons de dire. On dit alors *ministère ordonné* : l'expression est incontestable, mais elle ne fait que dire la source sacramentelle, sans dire à quoi on est ordonné ; elle esquivé la difficulté. *Ministère apostolique* a l'avantage de dire le contenu de la responsabilité en la reliant aux prototypes primitifs : le rapport sur la préparation au ministère à l'Assemblée plénière de Lourdes 1972 adopte cette expression. Le « Groupe des Dombes » (2) en adopte en même temps une autre, à peu près équivalente :

« Quelles que soient, dans une communauté chrétienne, la diversité et la multiplicité des charismes ou de fonctions, le propre du *ministère pastoral* est d'assurer et de signifier la dépendance de l'Eglise envers le Christ, source de la mission et fondement de son unité ». Une explication en note précise qu'on donne « à cette expression la portée la plus forte, car il y a succession apostolique dans le ministère institué par le Seigneur », et qu'on applique « l'expression de ministère pastoral à la diversité des ministères ordonnés ».

Ces premières réflexions voulaient déblayer le terrain : désenfermer les

mots, et nous avec. Rajeunies et assouplies, les formules courantes que nous tenons des origines, mais qui se sont

alourdies et durcies en traversant les siècles, redeviennent des outils maniables dans la recherche (3).

Des disputes cadastrales à la mission ecclésiale

A ce point de notre route, nous sommes arrêtés par une question lancinante : mais quelle est en tout cela la spécificité du prêtre par rapport aux laïcs ? Partir maintenant sur cette piste serait nous égarer. La suite apportera sans doute quelque éclaircissement. Mais dès maintenant il est bon de faire éclater la manière étroite dont le problème est posé.

Recherche des spécificités

Mission, apostolat, ministère, culte... tout cela regarde l'Eglise ; rien de tout cela n'est réservé aux évêques et prêtres. Hier, oui, on pensait et on faisait comme si tout cela était la propriété de la « hiérarchie », tandis que le bon peuple n'avait qu'à écouter, recevoir, mettre en pratique, et financer. Hier on pouvait identifier chacun par les tâches, les actions, les « choses » caractéristiques qu'il avait le droit et le devoir de faire, et celles auxquelles il n'avait pas droit, sauf « suppléance ». Pour un laïc, assurer la catéchèse c'était remplacer le prêtre absent, ou se laisser détourner de sa vraie responsabilité, située dans le monde. Pour un prêtre, se mêler de choses « profanes » c'était « prendre la place des laïcs », au mieux « exercer une suppléance ». Or voici qu'aujourd'hui on distribue les tâches à tous. Et on promeut des « ministères » de laïcs, y compris

pour les activités les plus intérieures à la communauté et au sanctuaire. C'est toute l'Eglise qui est ministérielle, a-t-on rappelé à l'Assemblée plénière de Lourdes 1973.

Le balancier était figé dans la direction de ce qu'on appelait si improprement l'Eglise hiérarchique. Il est parti dans un sens apparemment inverse, suivant la trajectoire d'une ecclésiologie qui privilégie l'idée du peuple de Dieu (peuple c'est « laos » en grec, ce qui incite certains à l'identifier aux seuls laïcs). Il est aimanté aussi par les tendances démocratiques et les mises en cause si vives qui sont faites du pouvoir.

Vatican II a rencontré le problème, dans sa réflexion sur l'Eglise. On voit qu'il a été bien embarrassé. Après discussion, il a sagement choisi de traiter en premier lieu des titres généraux et des composantes de la mission de toute l'Eglise, dans un chapitre sur le peuple de Dieu (L.G. n° 9-13). Ensuite seulement il parle du ministère pastoral des évêques, prêtres et diacres (n° 18-29). Il en arrive aux laïcs, dans un chapitre spécial (n° 30-38) : on le sent gêné pour les *spécifier par des tâches*. En effet il est bien obligé de reprendre tout ce qui relève de l'Eglise en général, pour faire observer que *les laïcs aussi ont à en connaître...* mais en notant des particularités qui risquent de ne pas être pour longtemps

spécifiques : les laïcs sont adonnés aux tâches séculières, les laïcs sont mariés : de telles singularités sont contingentes et donc évolutives. Elles ne se présentent pas en Orient comme en Occident. En Occident même elles sont mises en question.

Une fausse piste.

Evidemment si les spécificités sont cherchées du côté de *tâches* ou de *domaines réservés* à celui-ci ou à celui-là, inquiétudes et incertitudes ne manquent pas de naître. Si les laïcs aussi ont à voir à peu près partout, que va-t-il rester en propre pour les prêtres ? Tout juste les formules sacramentelles. Est-ce pour si peu que Jésus-Christ s'est tant donné de mal à préparer ses Apôtres et les a investis avec une telle autorité ? Cela vaut-il la peine que l'Eglise se tracasse pour « les vocations », et que des volontaires envisagent d'être envoyés comme le Christ fut envoyé (Jean 17/18) ? Un complexe de frustration s'insinue en ceux qui étaient tout, et se croient dépouillés. Un complexe de revendication chez ceux qui n'étaient rien, et tiennent à devenir responsables. Ceci dans un climat juridique bien de chez nous, un souci de délimitations cadastrales et de chasses gardées.

Dès qu'un antagonisme met en danger la paix, on cherche bien vite une formule conciliante. C'est ainsi que fut lancé le slogan du « couple prêtre-laïc ou sacerdoce-laïc » . Cette curieuse comparaison matrimoniale illustre bien une idée dualiste de l'Eglise, attribuant à chacune des parties à mettre en ménage harmonieux avec l'autre une existence préalable autonome, une sorte d'ontologie propre. Dieu aurait fait des laïcs d'une part, des prê-

tres de l'autre — puisque telle est la pratique sociologique en cours — un peu comme il fit l'homme et la femme. Si on oublie qu'ils sont d'abord semblables, membres du Corps du Christ, citoyens du peuple de Dieu, liés par la coresponsabilité baptismale — « il n'y a aucun membre que n'ait sa part dans la mission du corps tout entier », dit le concile (P.O. n° 2 § 1) — on ne peut éviter la concurrence. Le résultat sera la négation d'un des termes. L'Eglise dite hiérarchique anéantissait la participation active des fidèles. Aujourd'hui, à l'extrême, on réduirait tous les ministres au dénominateur laïc, sans aucune spécificité.

Le vent qui a tourné souffle même si fort que certains contestent aux prêtres jusqu'à la présidence de l'Eucharistie.

Bien sûr cela contredit la pensée des Pères depuis St-Ignace d'Antioche, la théologie et la pratique constantes des catholiques, mais aussi des protestants et des orthodoxes (4). On le fait souvent remarquer, le prêtre et l'évêque disent par la célébration de la messe — dans l'assemblée et en face d'elle en même temps — le rapport original qu'ils ont dans l'Eglise avec le Christ, avec le reste du peuple, et aussi avec le monde. Le service qu'ils assurent dans la conversion du pain au corps du Christ est significatif de celui, plus vaste, qu'ils doivent assurer dans la conversion des hommes. Leur responsabilité déborde largement celle de la prière eucharistique à proclamer, ou celle de la réconciliation à prononcer (5), même si ce ministère montre bien qu'ils représentent Jésus-Christ envoyé du Père, révélateur de son dessein, pasteur du peuple, donateur de l'Esprit.

« Les sacrements construisent l'Eglise, dit H. LEGRAND, et dès lors ont seuls le ministère des sacrements qui font l'Eglise, ceux qui président à l'Eglise, non au titre de leur *sacerdoce*, mais de leur ministère. Ce n'est pas en effet parce que l'on a personnellement reçu telle qualification sacerdotale que l'on préside à l'Eglise, mais c'est parce qu'on préside à l'Eglise que l'on a le ministère des sacrements... Si l'Eucharistie n'était que l'un des sept sacrements, ou même le plus important des sacrements, un chrétien non-ordonné pourrait peut-être la présider avec quelque sens. Mais si l'Eucharistie est purement et simplement le sacrement de l'Eglise, comme le tient la Tradition, et pas seulement le sacrement de l'Eglise locale, mais celui de l'Eglise de Dieu, seul celui qui préside à l'Eglise de Dieu, qui est le lien de l'Eglise de Dieu, peut la présider en vertu de son ministère » (6).

Le même dit ailleurs : « L'Eglise ne saurait être un club, fût-ce un club d'individus pieux. Autrement dit, aucune assemblée chrétienne, aucune communauté chrétienne qui se veut vraiment Eglise, ne peut se rassembler en son propre nom. Structurellement il lui revient d'être convocation... Le ministre ordonné peut permettre à la communauté rassemblée d'en faire l'expérience... » (7).

Mais que ce soit à un propos rituel, en termes de concurrence et de prérogatives, non sans que l'affectivité de certains s'échauffe, que l'on réévalue la responsabilité des prêtres, montre que l'on continue à tourner dans un cercle bien

étroit : signe parmi d'autres du repliement de l'Eglise sur elle-même. Est-ce là le vrai terrain pour l'invention et l'audace ?

Ouvrir les fenêtres.

Aux origines le panorama était autrement déployé.

Les évangiles culminent (y compris en utilisant la topographie!) dans la mission (Mt 28/16, cf. 4/8, 5/1, 17/1. Luc 24/50) : c'est là qu'aboutissent l'enfance, la vie publique, la passion et la résurrection. « Allez » dit Jésus. Le mot signifie et l'investiture divine donnée à l'apôtre et sa démarche vers les hommes (cf. Is. 6/8-9, Jér. 1/7), c'est-à-dire toutes les nations pour Mathieu, toute créature pour Marc, de Jérusalem (la ville sainte des Juifs), à la Samarie (des hétérodoxes), et aux extrémités de la terre (des païens) pour Luc (Act. 1/8). Aller, mais quoi faire ? D'abord et essentiellement porter la responsabilité de l'Evangile (Marc 16/15), de la prédication (Mt. 28/19), du témoignage (Act. 1/8) pour tous (8). Le baptême et le soin des chrétiens viennent à leur place logique au bout d'une dynamique qu'il importe de ne pas inverser, raccourcir ou couper de son point de départ. C'est selon cette dynamique que Vatican II, dans la description des phases de l'activité missionnaire, met en tête et décrit avec détail ce qui vient en premier et risque de suffire longtemps : la présence, le témoignage du service fraternel désintéressé (9).

Les fenêtres ouvertes par la Constitution sur l'Eglise dans le monde et par les décrets sur la mission et sur le ministère, avaient créé un courant d'air salubre. Depuis lors il convenait de répéter : « D'abord la mission. Les problèmes internes de l'Eglise déjà rassemblée sont à comprendre et résoudre en fonction de cette priorité ». Une mutation décisive était amorcée, qui paraissait irréversible. L'Eglise sortait de ses frilosités chroniques. Elle restituait chrétiens, prêtres et évêques, religieux, institutions, à ce monde où elle germe, où elle doit

pousser racine, à qui elle doit solidarité, amitié, bonne nouvelle, contestation aussi mais grâce à un destin partagé.

Ce printemps commencerait-il à passer ? Les orages dans le ciel ecclésial, la crise du clergé entre autres, suscitent une telle inquiétude que bien des esprits se replient vers l'enceinte. Le vocabulaire missionnaire demeure sur les lèvres. Le cœur sans doute est toujours acquis. Mais la tête ? Et les mains ?

Analysons ce qui paraît être des signes d'un changement de climat.

Qu'est-ce qui ne va pas : les rapports au monde ou les rapports dans l'Eglise ?

Crise de la foi...

1. Jusqu'à ces derniers temps les difficultés de l'Eglise semblaient celles de la foi, affrontée à l'incroyance en Occident depuis les débuts de l'ère moderne. La crise n'a fait que se précipiter avec la diffusion du rationalisme scientifique dans les masses, la civilisation technique, la critique de la religion par les fameux maîtres du soupçon, qui d'ailleurs ne faisaient qu'accélérer en le portant à la conscience claire un mouvement inscrit dans l'évolution historique. Les représentants et artisans de l'Evangile, en position de retrait et en attitude défensive, n'arrivaient eux ni à comprendre les événements de l'histoire qui se déroulait en dehors d'eux, ni à en accueillir les avènements, celui du monde ouvrier par

exemple. Ainsi semblait s'expliquer l'incroyance des incroyants. Mais aussi le désarroi et le désengagement qui atteignent les chrétiens...

« Pourquoi les ministères sont-ils désertés, demande Ch. Wackenheim ? Parce que les communautés et les candidats éventuels ne croient pas suffisamment à la présence sacramentelle du Christ dans l'Eglise... A quoi bon structurer la vie théologique par le service ministériel si l'on ne prend pas au sérieux la sacralité de l'Eglise ?... Nous allons non pas vers la facilité, mais vers la difficulté. Croire aujourd'hui est difficile... La question des ministères renvoie directement à la question de notre foi au Christ » (10).

Si la crise se situe à ce niveau déci-

sif, il ne suffira pas d'emplâtres ou de replatrages. L'Eglise peut et doit chercher à se refaire une beauté. Mais une tâche plus difficile l'attend : même pour se refaire une beauté, elle doit commencer par le commencement, comme Pierre et Paul : rencontrer les hommes, et avec eux l'Évangile et le Saint-Esprit, rebâtir de la foi.

ou mauvaise structuration ecclésiale ?

2. Le Père H. LEGRAND se méfie de cette analyse. Il estime que nous cherchons bien loin ce qui est là sous nos yeux. Acceptons de reconnaître les mal-façons structurelles de notre maison, qui sont la vraie cause de la crise.

« Peu explicative, trop générale, l'hypothèse de la sécularisation se trouve également trop commode. En effet la sécularisation comme phénomène dont l'origine est extérieure à la communauté chrétienne, peut jouer le rôle d'un alibi qui dispense paresseusement d'une remise en cause de la structuration présente de la communauté chrétienne ». L'hypothèse est peu explicative « puisque la demande de prêtres du modèle familial persiste dans toutes les paroisses... Si la sécularisation était le facteur décisif, on devrait constater une disparition *simultanée* de l'offre et de la demande » (11).

L'hypothèse est trop générale, parce qu'il y en a une autre plus spécifique et appropriée : « Le changement social a invalidé le rapport établi depuis des siècles entre clercs et laïcs dans l'Eglise ». Le remède serait donc « une structuration plus adéquate de la communauté chrétienne » (Forma gregis, art. cit. pp. 275-276).

Ceci est vrai...

3. Cette thèse n'est pas en l'air : elle s'articule sur tout un mouvement. Elle inclut trop de vérité pour qu'on la rejette. Elle en exclut trop pour qu'on ne la soumette pas à la critique.

Le mot communauté, avec la charge affective qu'il véhicule, traduit une aspiration largement ressentie. Mieux il dit ce que l'Eglise se doit de devenir pour être elle-même, et pour parler aux hommes de fraternité de telle sorte qu'on la croie. Les sociologues en regrettent le suremploi, sans précision ni distinction. Le petit groupe homogène et chaleureux, la « communauté paroissiale », l'équipe d'action catholique, le diocèse, l'Eglise entière, ont droit au titre. Mais que de différences ! La réflexion n'en est pas facilitée. Ni l'unité quand le groupe infirme se veut l'Eglise... et veut son prêtre (12).

La nécessité n'en demeure pas moins que le Corps du Christ, pour être « mystique », soit un vrai corps. Autre chose qu'une administration. Autre chose qu'une juxtaposition de consommateurs et de livreurs de biens religieux ou spirituels. Dans un monde de la consommation, qui dissout les solidarités et multiplie les solitudes, il devrait redevenir organique, tissant en son sein des relations, ou plutôt reconstituant des tissus divers de relations où chacun puisse connaître et être connu, donner et recevoir... Que soient rendus aux chrétiens le sens et l'exercice de leur responsabilité à l'égard de l'Évangile et de l'Eglise : car l'Esprit est donné avec largesse pour la vitalité du Corps. Encore faut-il le faire. C'est plus ardu que de le réclamer. Trouver les voies, les moyens... et les

hommes. « Former les laïcs » à cet effet reste une urgence, même s'il faut compenser le cléricisme de cette formule par une pratique communautaire et fraternelle.

Une conversion spirituelle s'impose. Elle n'ira pas sans transformations dans la sociologie de l'Eglise. Donc renoncer à la volonté de puissance, mais aussi au système autoritaire et la concentration cléricale des pouvoirs : « En aucun cas il ne peut être légitime de passer sous silence le fait que le Saint-Esprit soit donné à tous dans l'Eglise, et d'organiser celle-ci comme si ce fait pouvait rester dépourvu de toute conséquence institutionnelle » (H. LEGRAND, art. cit. p. 24). C'est bien de lutter vertueusement contre l'individualisme ; comment le vaincre sans établir des lieux de concertation, et des formes d'exercice de la coresponsabilité ? D'où tant d'idées, d'essais, de réalisations dans quantité de directions : groupe de base, choix des ministres, leur statut et leur style de vie, transformation des paroisses, des relations entre les évêques et leur peuple...

Or il ne s'agit pas que du mieux être de la communauté chrétienne. L'Eglise ne vit pas dans les nues ou les catacombes. Elle est vue, elle est lue, elle est interprétée plus que jamais, aujourd'hui que les mass-media proclament sur les toits ce qui naguère restait dans le secret. Elle n'est honnête avec sa mission que si elle s'applique à être un signe aussi lisible, pertinent et authentique que possible du mystère que l'habite. Elle ne dira la bonne nouvelle de la libération qu'en payant elle-même le prix demandé par le service des libertés : « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. 3/17).

Un tel rajeunissement importe beaucoup. Il exige un effort considérable de recherche et de mise en œuvre.

Est-ce le seul vrai P

Mais est-ce le tout ? Est-ce la clé de tout ?

L'Eglise n'a pas qu'à se regarder, se critiquer, se restructurer, et se convertir elle-même. Elle est dans et pour le monde, par dessein et mission de Dieu.

Pourquoi les causes de crise que l'on décèle dans les difformités ecclésiastiques, élimineraient-elles le rôle assez évident de l'incroyance culturelle du monde ? L'urgence de la conversion chrétienne elle-même n'appelle-t-elle pas la foi à se faire un terreau et des racines en ce monde créé en vue de Jésus-Christ ?

Va-t-on confondre ministère dans et pour l'Eglise avec service des seuls chrétiens ? La mission de l'Eglise n'est-elle que pour ses membres ? Quel compte tient-on de ce fait ecclésial, où il n'est pas téméraire de déceler l'audace de l'Esprit : des prêtres sérieux refusent, tout comme les chrétiens ouvriers, le hiatus entre la classe ouvrière et la foi de l'Eglise ; ils découvrent tout ce que la conscience ouvrière porte de vérité humaine ; ils s'acharnent contre vents et marée, appuyés sur des évêques et des chrétiens, à maintenir et développer leur présence et leur participation à la vie ouvrière ; ils ne cessent de chercher au nom de leur responsabilité de prêtres à donner sens, enracinement, fécondité à la foi dans cette terre neuve et cette histoire inédite. Une théologie anteconciliaire leur contestait le droit d'exister, au nom de la distinction entre spirituel et temporel, ou au nom des droits exclusifs du

laïc. Quelle place leur fait une théologie postconciliaire qui veut définir le prêtre par le seul service des communautés ?

G. BARDY affirmait autrefois que les églises anciennes ont converti le monde gréco-romain par leur seul rayonnement : « Le clergé diocésain n'a jamais été missionnaire au cours des quatre ou cinq premiers siècles, et il n'avait pas à y être » (13). Cette thèse refait surface : « l'Eglise ancienne a converti le monde païen sans qu'il y ait eu de mission organisée » (H. LEGRAND, op. cit. p. 23). Faisons d'authentiques communautés, décléricalisées, et tout se remettra en marche, y compris l'Évangile.

Suffit-il de déclergifier ?

Inventer un nouveau rapport de l'Église au monde tel qu'il est et tel qu'il se construit, sortir du ghetto ecclésiastique pour être fidèle à la tâche définie par Jésus-Christ aux Apôtres, voilà le sens des initiatives poursuivies depuis trente ans. L'ambition était de se raccorder à la tradition originelle, qui dérive des finales de Mathieu et de Marc.

Le statut, sans doute.

Modifier le statut social du prêtre ne rejoint qu'apparemment ce projet, et peut voiler une récupération subreptice. Renouer avec l'entreprise apostolique première ne se limite pas à remettre en cause le « statut » hérité du Moyen Âge et codifié dans les lois de l'Église (Code de droit canonique : « De personis »), lesquelles sont contingentes et révisables. Jésus-Christ n'a pas établi de disposi-

Ah, si c'était si simple que cela, qui déjà n'est pas simple (14) !

Nous préférons dire, avec Ch. WACKENHEIM : « Le ministère ecclésial est à la fois service de la parole de Dieu et service de la communauté des croyants, à l'instar de Jésus-Christ, parole vivante du Père et tête de son Église... Il s'agit avant tout de savoir si l'Église d'aujourd'hui dispose concrètement des ministères et des ministres qui sont nécessaires à son développement... La figure historique des ministères n'est pas donnée d'avance à l'Église : il appartient à celle-ci de la dessiner à chaque époque pour répondre à sa mission » (15).

tions juridiques. La triade sociologique prêtres-laïcs-religieux avec au-dessus l'étage épiscopal, si familière à notre recherche pastorale, est un produit (non illégitime) de l'histoire. Jésus s'est contenté de créer un peuple nouveau, avec en son sein un ministère apostolique chargé de représenter et de servir la priorité de l'initiative divine sur celle des hommes, que pourtant ils doivent appeler et susciter.

Déclergifier c'est moderniser le mode d'existence, de financement, d'insertion dans la société pour les prêtres. C'est rendre plus viables et vivables leur vie et leur ministère. Nul doute qu'il faille le faire, avec sérieux, sans tergiverser.

Mais qu'il serait court d'en rester à cette seule perspective. Elle a beau être anticléricale, en visant la fin du clergé, elle ne dépasse pas une problématique

cléricale : ce que ne manquent pas de critiquer bien des chrétiens, agacés de tant de bruit autour des prêtres.

Il arrive que dans certains pays, moins marqués que la France par le mouvement missionnaire, ce ne sont pas les situations humaines financièrement et socialement les plus modestes qui attirent les déclergifiés. La responsabilité apostolique étant mise entre parenthèses dans le choix des engagements, que deviendra la signification d'Évangile de ce simple changement de costume ? Certains (hors de France plus que chez nous pour le moment) dissocient à ce point vie profane et responsabilité du prêtre que, selon eux, il ne sera prêtre que lorsqu'il fera le prêtre (16) dans les intervalles laissés libres par ses autres activités de type profane. Celles-ci se déroulent sur un autre registre, selon une autre logique, sans que la *charité pastorale* (dont Vatican II affirme qu'elle doit unifier l'existence tiraillée des prêtres : P. O. n° 14) ait à en juger et décider. On apprécie, on se situe, on s'engage, en tant que simple laïc ou comme citoyen, ou comme homme privé, sans plus. Tel prêtre, passé au travail, et n'ayant aucune communauté à « animer », déclare qu'il est prêtre par erreur, prématurément : qu'a-t-il à faire d'autre que ce que fait un laïc, voire simplement un homme honnête ? Tel jeune qui tient à demeurer dans la situation où il est engagé, et s'interroge sur un avenir de prêtre, décide qu'il n'avancera que si une communauté requiert ses services : en dehors des tâches qui dessinent l'image habituelle du prêtre, il ne voit pas de raison d'être ordonné.

Sans aller jusque là, beaucoup tiennent en France à souhaiter des « formes

nouvelles de ministère ». Ce vœu fut très présent à Lourdes (Assemblée de 1969, faisant suite à la consultation du clergé, qui elle-même a suivi de près la naissance d'Échange et Dialogue). Des résolutions furent votées en ce sens. Les formules, assez générales, signifiaient-elles un choix dépassant un meilleur service des chrétiens et un équilibre meilleur de la vie des prêtres ? Des critiques en fin de session signalèrent qu'on avait beaucoup plus regardé au dedans qu'au dehors de la maison.

Mais surtout la question essentielle.

Le P. RIOBE a poussé un vigoureux appel à Lourdes en 1972. Un écho considérable prouve que sa requête concernait des problèmes réels. Dommage qu'elle tourne aussi court. Dommage qu'on dise seulement à la fin, sous forme d'ajout : « La question essentielle reste à poser : y aura-t-il demain des hommes et des femmes, mariés ou non, ministres ou non, religieux ou non, pour risquer leur vie sur l'Évangile ? Pour le vivre, mais aussi pour parier qu'il est encore une Bonne Nouvelle qu'on peut annoncer — au cœur d'une existence qui témoigne de sa vitalité — à tous ceux qui ne l'ont pas encore entendue ? ». Comment cette question « essentielle » n'était-elle pas le cœur du document, faisant jaillir des propositions « évangéliques » ? Impressionnés par la crise, aurions-nous oublié les ouvertures de Vatican II, voire du décevant Synode romain de 1971, pour ne nous tracasser que de nos malaises ?

Le rapport officiel sur la préparation au ministère, présenté par le P. FRETTELIÈRE juste avant l'intervention du P. RIOBE — même si le style en est plus

précautionneux — a du moins le mérite de rappeler, sous le titre « Horizons 1980 », des dimensions essentielles qui devront prendre corps en France dans l'exercice de la responsabilité apostolique :

« Le ministère spécifique de l'épiscopat-presbytérat c'est de veiller à l'authenticité, à l'universalité, à l'unité et à la sacramentalité de l'Eglise de Jésus-Christ. Ceci ressort clairement des textes conciliaires et a été redit au Synode : « Le prêtre est le signe du dessein de Dieu prévenant proclamé aujourd'hui

dans l'Eglise avec efficacité... Il est le garant à la fois de la première proclamation de l'Évangile destinée à rassembler l'Eglise, et de son renouvellement continué une fois qu'elle est rassemblée... ». En vue de l'évangélisation du monde, dont l'Eglise en sa totalité a la charge, évêques et prêtres ont la responsabilité de promouvoir la mission. Ils ont à veiller ensemble à ce que soient reçues, reconnues et vécues comme des dons du Seigneur, l'authenticité apostolique, l'universalité, l'unité et la sacramentalité de l'Eglise de Jésus-Christ » (17).

Authentifier : Sans doute, mais quoi ?

La citation du rapport de Lourdes nous situe en pleine théologie. Il fallait y arriver.

Car les difficultés et malaises peuvent nous alerter ; les nécessités pastorales nous rendre inventifs ; les expériences des origines et de nos jours éclairer et baliser notre route (à condition que la sociologie et l'histoire empêchent d'absolutiser ce qui tient au temps et circonstances). Toujours une réflexion théologique s'imposera, tant pour vérifier si nos projets sont en harmonie avec l'essentiel de la foi, que pour nous mettre à l'écoute de ce que l'Esprit dit nouvellement à l'Eglise à travers l'histoire qu'elle vit.

« Grâce au Christ, la rencontre de Dieu est réellement possible à travers toute l'histoire humaine... Le théologien prend au sérieux l'actualité du don de Dieu... L'histoire — et notamment le témoignage biblique de la Révélation — vient éclairer

rer la conscience et le regard du théologien. Mais le Saint-Esprit suscite la foi dans une actualité toujours neuve, et c'est l'Eglise d'aujourd'hui qui en est la terre nourricière. Une théologie des ministères se distingue d'une histoire des ministères par le fait qu'elle s'enracine dans la situation présente tout en s'ouvrant à l'avenir. Une théologie des ministères ne se réduit pas non plus à une enquête biblique sur les formes originales des ministères chrétiens » (18).

Parmi les charges des évêques et prêtres, les théologiens (dont le rapport FRETTELLIERE se fait l'écho) mettent souvent en relief celle de l'authenticité, c'est-à-dire celle du rattachement à Jésus-Christ à travers la continuité apostolique.

Qu'est-ce que l'apostolicité ?

1. Le groupe des Dombes s'est mis d'accord sur cette formulation :

« N° 9. *L'Eglise entière, convoquée par le Christ, est envoyée pour convoquer tous les hommes à l'assemblée eschatologique du salut. Il y a de ce fait mission et donc ministère de toute l'Eglise. Pour accomplir cette mission, le Christ lui a donné, en la personne des apôtres, le signe ministériel que c'est lui qui convoque. C'est pourquoi le caractère apostolique de l'Eglise comporte deux aspects indissociables :*

N° 10. L'apostolicité de l'Eglise est fondée sur la fidélité du Christ à sa promesse d'être tous les jours avec les siens et sur la présence et l'action de l'Esprit-Saint qui sans cesse l'édifie. Il y a donc succession apostolique de toute l'Eglise ». Reconnaissons que les catholiques avaient pris l'habitude de négliger cette vérité incontestable.

N° 11. « Mais au sein de cette succession aposolique, le Christ, pour attester son initiative de grâce, garantir la transcendance du message évangélique et assurer l'accomplissement de la mission ecclésiale, a envoyé les apôtres comme ses ambassadeurs, grâce au don de l'Esprit. Après les apôtres, le ministère apostolique se poursuit toujours dans l'Eglise sur le fondement qu'ils constituent et doit rester pleinement fidèle au message transmis par eux. Ce ministère, don de Dieu pour le service de toute l'Eglise, appartient à la structure de celle-ci. Il y a donc succession apostolique dans le ministère institué par le Seigneur ».

En disant « ministère » au singulier, le document nous fait dépasser la perspective individualiste courante, celle du pouvoir authenticateur de chaque prêtre ou évêque. Le document précise d'ailleurs plus loin (n° 21) que la nature ecclésiale

de ses fonctions « implique l'union du ministre avec ceux des autres temps et des autres lieux au sein d'un même collège issu des apôtres ».

En le situant dans la succession apostolique de toute l'Eglise, il incorpore le ministère, il l'enracine, il l'adosse. Discerner est une charge, non un privilège, une tâche collective non une grâce mécanique assurée à des élaborateurs ou à des laboratoires doctrinaux. Elle est une responsabilité jouée dans une Eglise tout entière guidée par l'Esprit-Saint, mais il reste que le ministère en est la garantie autorisée (19).

Sans doute serait-on facilement d'accord sur ces principes.

Mais la question cruciale, pour nous, est celle-ci :

Sur quoi, en quel lieu, comment va s'exercer cette responsabilité partagée par les prêtres ?

Les habitudes verbales et mentales renvoient au maintien des vérités de foi traditionnelles (fût-ce sous des formulations qui doivent évoluer). Ainsi l'enseignement dispensé de plus en plus par des laïcs requerra toujours la reconnaissance des responsables attitrés du « dépôt ». Il y a une doctrine. Elle ne peut être livrée aux aléas de la fantaisie, des intérêts ou des passions.

Mission

Cependant l'horizon ne se restreint pas au souci d'orthodoxie. On dit, on sait, que la foi n'est pas réductible à un système de pensée, ni l'Eglise à un groupe idéologique. Révélation du dessein de Dieu, promesse de salut, et don de l'Esprit, se réalisent dans une histoire, à tra-

vers la relation que les hommes appelés à croire, espérer, et aimer, nouent avec Celui qui leur fait signe dans des hommes, des événements, éminemment en Jésus-Christ, puis en cette réalité humaine cheminant au long des siècles et répandue dans tous les pays qu'est l'Eglise (20).

Quand Tite et Timothée sont invités à garder le dépôt, à contrer les théories déviantes et les pratiques aberrantes des faux prophètes, à prêcher à temps et contre-temps, il s'agissait de leur responsabilité à l'égard de leurs ouailles en difficulté. Des gréco-romains s'étaient convertis. Des églises étaient fondées. En leur sein le processus était engagé d'une confrontation de la foi apostolique avec tout ce que le monde méditerranéen charriait d'idées, de mœurs, de rites et courants divers. C'est Paul qui avait emporté la décision de rencontrer les Grecs et les Barbares, les « sans-loi », les « sans-Dieu-en-ce-monde ». Sinon le processus redoutable n'eût pas été entamé : si redoutable qu'il fit reculer les premiers apôtres, à commencer par Pierre.

sans démission,

Il eût été plus simple de diffuser un Evangile formulé une fois pour toutes, de faire adopter des comportements réglés d'avance, de substituer aux rites païens une liturgie intouchable. C'était le propos des judaïsants. Et l'Eglise ne manque pas de judaïsants aujourd'hui. Comment alors échapper au prosélytisme que Jésus reprochait aux pharisiens (Mt. 23/15), à la captation spirituelle et à l'impérialisme ecclésiastique si odieux à nos contemporains ?

Il eût été plus simple aussi de tout

adopter sans critique du monde gréco-romain, de le sacraliser en lui fournissant un nouveau vêtement verbal et symbolique, sans exiger de conversion. D'innombrables syncrétismes tentèrent alors l'amalgame de la foi et du paganisme, multipliant les sectes, les équivoques et les confusions. La tentation syncrétiste existe encore : rallier sans discrimination les thèses, courants et engagements actuels en les recouvrant d'un vernis verbal évangélique... lequel s'écaille vite à l'épreuve.

tient les deux bouts de la chaîne.

Dans l'un et l'autre cas on reste à la surface.

Si l'on ne va pas à la racine, on démissionne. On manque et l'originalité chrétienne (c'est-à-dire le lien à Celui qu'on ne peut enclorre dans aucune limite créée sous peine d'idolâtrie), et l'inscription de cette originalité dans l'histoire des hommes.

Ne l'oublions pas : la « volonté du Père », doit se réaliser dans le monde créé de ses mains, en vue de Jésus-Christ (Col. 1. Eph. 1), et avec l'aide de ce monde que travaille l'Esprit ; elle est un projet de salut avant d'être de la doctrine ou de la morale (même sociale) ; elle a commencé à se dire au long de l'histoire, terrestre et spirituelle, d'un peuple croyant ; elle a été révélée et réalisée par le propre Fils de Dieu né humainement au bout de ce long cheminement, à une époque, dans un peuple dont il parle la langue, partage les espérances et affronte les passions : il a voulu l'Eglise comme un corps visible, vivant parmi et avec les autres hommes, dépositaire d'une Nouvelle (pas seulement d'un système

d'idées) qui doit être bonne pour chaque nation et chaque période historique ; il lui donne l'Esprit même de Dieu pour l'animer dans cette tâche, et pas seulement un « idéal » ; il continue à se signifier présent à cette Eglise comme la Tête à son Corps, à travers les signes sacramentels de son initiative prévenante. Si tout cela est vrai, la tâche de l'Eglise sera de donner chair et sang, consistance sociale, visibilité ou plutôt réalité historique au message, à l'alliance, et aux libéralités de l'Esprit. Tenir les deux bouts de la chaîne et les réunir. Etre à la fois engagée dans le devenir historique des hommes, partie prenante dans leur recherche, et au service de ce plus qu'eux-mêmes, de ce plus que terrestre, qui leur est offert comme leur véritable achèvement.

Nous allons répétant : langage de la foi, langage de la foi. Bien sûr. Mais il ne s'agit pas que d'une alchimie verbale, à laquelle suffiraient quelques cervelles bien faites et livres bien pensés. Vatican II nous aiguille sur une voie plus large. Il nous demande de nous intéresser à tout ce qui dans la recherche des hommes « permet de connaître l'homme lui-même et ouvre de nouvelles voies à la vérité ». Il prône « un échange vivant entre l'Eglise et les diverses cultures ». Il constate que « pour accroître de tels échanges, l'Eglise, surtout de nos jours où les choses vont si vite, a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde... qu'il s'agisse de croyants ou d'incroyants ». Ce passage de la constitution sur l'Eglise dans le monde (G.S. 44/2) est bien dans la logique du débat : « La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement

et intimement solidaire du genre humain et de son histoire » (G.S. 1).

Le concile ne s'en tient pas à cela, qui pourrait conduire au syncrétisme. Il ajoute : « Il revient à tout le peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les divers langages de notre temps et les juger à la lumière de la parole divine... » (G.S. 44/2). Tous les mots de ce texte sont calculés : ils décrivent un immense programme. Celui-ci est, dans la fin du texte, très savamment gradué : « ...afin que la Vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et présentée sous une forme plus adaptée ». Evidemment : percevoir et comprendre d'abord. Et pour cela participer à la recherche humaine, en hommes de foi, et pour les pasteurs en responsables de la foi apostolique. En sachant que rien n'est joué une fois pour toutes, et que la Vérité révélée doit « sans cesse » s'inventer une actualité, une actualisation dans l'histoire humaine en train de se faire.

« Tout scribe instruit du Royaume des cieux est comme l'intendant qui tire de son trésor du neuf et du vieux ». (Mt. 13/52).

L'Eglise ne peut donc tourner sur elle-même, sur sa théologie, ses livres sacrés, ses sacrements, ses communautés. Elle ne peut être elle-même qu'en jouant la solidarité qu'elle proclame avec le genre humain et son histoire. Elle n'a pas qu'à traduire en langue nouvelle, si important que ce soit. D'ailleurs même pour traduire en théologie, en catéchèse, en annonce évangélique, en témoignage de charité, en liturgie renouvelée, en rajustement des structures et relations ecclésiales, elle

doit apprendre à parler sans accent, autrement qu'un étudiant obligé de traduire, parce qu'il n'est pas du cru. La bouche parle de l'abondance du cœur.

Sans calcul intéressé.

Une gêne subsiste ; Partager l'existence des gens, en vue des finalités de l'Eglise n'est-ce pas de l'utilisation ? Les cultures, les recherches humaines, la classe ouvrière ne sont-elles que des carrières à exploiter en vue de la construction du temple ? Seraient-elles sans valeur ou indignes d'amour en elles-mêmes ?

En principe telle n'est pas la visée de la mission.

« L'Eglise... doit s'insérer dans tous les groupes humains du même mouvement dont le Christ lui-même, par son incarnation, s'est lié aux conditions sociales déterminées des hommes parmi lesquels il a vécu... La charité chrétienne s'étend vraiment à tous les hommes, sans aucune distinction de race, de condition sociale ou de religion ; elle n'attend aucun profit ni reconnaissance. Dieu nous a aimés d'un amour gratuit ; de même que les chrétiens soient préoccupés dans leur charité de l'homme lui-même, en l'aimant du même mouvement dont Dieu nous a cherchés. Le Christ parcourait toutes les villes et les bourgades en guérissant toutes les maladies, en signe de l'avènement du Royaume de Dieu (cf. Mt. 9/35 ss ; Act. 10/38) ». (Décret sur les missions. n° 10 et 12).

Ainsi la mission de l'Eglise commence et ne doit cesser de s'enraciner dans la présence au monde et le service des hommes (même si elle ne s'y limite pas). Quand elle se dit « servante et pauvre » elle redécouvre une forme élémentaire de sa fidélité à Jésus-Christ. Car il a servi

ses frères sans arrière-pensée : s'il avait calculé la rentabilité apostolique il n'aurait guéri qu'un seul des dix lépreux. Quand il envoya les apôtres il leur donna mission et pouvoir de guérir : en signe du Royaume, mais pas pour la propagande... Au long des siècles, selon les circonstances, elle a combattu les fléaux, promu l'éducation, secouru les malheureux... La roue de l'histoire a tourné : les institutions qui, dans la chrétienté étaient service, signifieraient aujourd'hui, dans un monde sécularisé, cléricanisme captateur. C'est pourquoi la même solidarité cherche à s'investir dans la participation aux efforts des hommes, dans les entreprises dites profanes : en toute sincérité, pour le bien objectif poursuivi, non pour ce motif confessionnel qu'il faut témoigner... encore que la sincérité soit le meilleur témoignage.

Horizontalisme, dira-t-on.

Le discernement est une rude tâche

Le danger existe. On peut se simplifier l'existence chrétienne en ramenant la foi aux œuvres, et l'Eglise à une entreprise humanitaire ou à une société politique.

Comment éviter le piège ? Pas en s'évadant dans la pure eschatologie : le lieu du choix est le monde réel. En principe on s'accorde là-dessus aujourd'hui.

La foi, qui ne nous parle pas de Dieu seul, mais de Dieu en souci des hommes, veut dire quelque chose d'actuel quand elle affirme qu'il est notre source, notre vérité la plus intime et notre réussite dernière. Cela ne détruit pas l'homme, mais donne sens à sa vie. Cela respecte tout, et change tout.

Nous n'aurons jamais fini de discerner,

dans la pratique et la réflexion, comment les choix humains sont en harmonie possible avec l'esprit de Jésus-Christ, en dissonance, tolérables, préférables, indispensables... Non sans tâtonnements, fourvoiements, divergences, critiques du dedans et du dehors, nécessaires confrontations. Autonomie de l'humain, oui, puisque Dieu a fait Adam maître de son destin (Eccli. 15/14). Mais la destinée humaine part de Dieu et retourne à lui par Jésus-Christ. Ou cela ne veut rien dire d'autre que de la piété privée, ou cela va changer le sens des choses, et donner une allure chrétienne à l'existence. Pas seulement au niveau des intentions et motivations, ni à celui des finesses de comportement. Mais aussi à celui des choix, des refus, des priorités. La foi en Jésus-Christ n'est pas une pure attitude de conscience : elle marque l'interprétation et la conduite de la vie, donc l'histoire humaine... Elle n'est pas un projet culturel, social ou politique. Elle rappelle aux croyants leurs responsabilités humaines (1 P. 2/12). Elle ne démissionne pas pour autant de sa responsabilité propre : signifier l'éternel et l'absolu dans ce qui se passe. L'homme image de Dieu, le privilège du pauvre, le désintéressement et l'universalité du service, l'espérance qui rebondit toujours (à cause de la bonté de celui qui peut tout), une justice qui se repère sur celle de Dieu : voilà quelques tests. Aussi le chrétien ne pourra-t-il jamais être un inconditionnel si ce n'est de Dieu, et de la vérité de l'homme que n'épuise aucune réalité humaine.

Le refus des idoles peut servir de prétexte pour se démobiliser. Ce n'est pas fatal : de soi la foi engage ; elle va jusqu'au bout du service des hommes, y

compris le refus du mauvais service, y compris le témoignage rendu à qui interroge sur l'espérance qui est en elle.

Ce travail est si difficile que les chrétiens et plus largement l'Eglise ont plus d'une fois sacrifié aux idoles : que « d'éléments de ce monde » (Col. 2/20), doctrines ou pratiques, on a passionnellement identifiés avec la foi, que d'inféodations naïves ou paresseuses ou intéressées à des régimes politiques !

Une tâche de pasteur

Où est l'authentique ? « Il revient à tout le peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, discerner et interpréter... ». Pas les pasteurs hors de l'Eglise, mais en elle. Pas le peuple (21) sans les pasteurs, qui perpétuent en elle le service de la foi vraie ; Pas les théologiens d'abord, mais les pasteurs, parce que l'Eglise, n'étant pas une école de pensée mais un peuple qui chemine dans l'histoire, subordonne le service de réflexion et d'intelligence à celui de la foi et de la fidélité engagées dans le devenir des hommes.

Les pasteurs seront pleinement fidèles, s'ils exercent leur responsabilité de discernement et d'authentification, en relation bien sûr avec la vie et la réflexion des chrétiens, mais aussi avec la vie et la réflexion de « ceux qui n'ont pas encore reçu l'Evangile et sont pourtant ordonnés au peuple de Dieu » (L.G. n° 16).

« Le ministère apostolique est comme le sacrement de la catholicité et de l'apostolicité de l'Eglise. Or un sacrement n'est ni une chose, ni une formule, mais une relation interpersonnelle... Vis à vis de groupes qui essaient de redécouvrir la

foi à partir d'une participation à une entreprise de libération, au lieu de rappeler d'emblée tout le corps de la doctrine chrétienne, il convient peut-être mieux de faire jouer à l'Évangile sa fonction critique. Suffit-il d'analyser les mécanismes de l'exploitation pour rendre compte de l'aliénation ? Qui élucidera ce menson-

Catholicité : Sans doute, mais entre qui ?

Ce qui précède montre que les responsables de la tradition apostolique authentique le sont par le fait même de la catholicité.

L'Église n'est pas vraie, elle ne se vérifie pas simplement en se comparant à ce qu'elle a été ou à ce qu'elle est devenue. Elle doit se mesurer à ce qu'elle doit devenir. Elle n'est fidèle qu'en cherchant à être *catholique*.

Qu'est-ce à dire ?

Rencontre et confrontation entre les chrétiens de divers pays, milieux, professions, cultures, spiritualité, partis, et options ? Assurément. Il y va de la santé de l'Église : elle doit faire place en son sein à toute la richesse des diversités légitimes ; elle doit les obliger à se relativiser, en appelant à une recherche commune, creusant jusqu'au sous-sol de la foi, plus profond que les particularités contingentes. Il s'agit de « parvenir tous ensemble à ne plus faire qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ » (Eph. 4/13).

L'Église sait d'expérience, nous savons en France combien c'est difficile.

ge sur l'homme dont le capitalisme est comme la production ? Ce mensonge n'est-il pas en même temps fermeture a priori à toute rencontre avec Dieu ? Par de telles questions on dispose à recevoir dans toute sa nouveauté l'Évangile... » (22).

Et pourtant on ne peut s'en tenir là.

La catholicité n'est pas qu'intra-ecclésiale.

Israël la découvrit au bout de son histoire. Et lui reconnut admirablement sa vraie mesure : la catholicité divine : Pourquoi Dieu patiente-t-il, pourquoi laisse-t-il les peuples païens subsister, pourquoi au fond accepte-t-il le déroulement de l'histoire ?

« Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout, tu fermes les yeux sur les péchés des hommes pour qu'ils se convertissent.

Où, tu aimes tous les être, et n'a de dégoût pour rien de ce que tu as fait ; car si tu avais haï quelque chose, tu ne l'aurais pas formé.

Comment une chose subsisterait-elle si tu ne l'avais pas voulue ?...

Tu épargnes tout, parce que tout est à Toi, Maître, ami de la vie, toi dont le souffle impérissable est en toute chose. Aussi est-ce peu à peu que tu châties ceux qui tombent : tu les avertis et leur rappelles en quoi ils pèchent, pour qu'ils se détournent du mal et croient en toi,

Seigneur ». (Sg. 11/23 ss. cf. Rom. 2/4 ss. 2 P. 3/8-9).

C'est le monde entier qu'embrasse la charité divine. Sorti des mains de Dieu, appelé dans le Christ, sollicité par l'Esprit, les Apôtres lui sont envoyés : « Allez dans le monde entier ». Le second Isaïe s'écriait : « Lève-toi, Jérusalem, car vers toi afflueront les trésors de la mer et les richesses des nations arriveront chez toi... Tu suceras le lait des nations, tu suceras les richesses des rois » (Is. 60). Son universalisme restait centré sur Jérusalem : cela se comprend avant que Jésus-Christ n'ait accompli son œuvre. Luc aussi achemine tout vers Jérusalem jusqu'à la résurrection. Mais ensuite il fait tout partir de la cité où Dieu a manifesté son intervention merveilleuse, vers la Judée, la Samarie et jusqu'aux confins de la terre (Act. 1/8). Au mouvement centripète succède le mouvement centrifuge (23). Plus de danger d'impérialisme judaïsant, puisqu'il s'agit de semer l'Évangile en toute bonne terre, dont la substance lui permettra de porter un fruit extraordinaire. Toute bonne terre, c'est-à-dire tout peuple, toute conscience collective, tout progrès moral, tout dynamisme humain... C'était déjà le pressentiment de Malachie, dans les derniers siècles avant le Christ : « De l'Orient à l'Occident, fait-il dire à Iahvé lassé de la fausseté des sacrifices du Temple, mon

nom est grand parmi les nations, et en tout lieu un sacrifice d'encens est présenté en mon nom, ainsi qu'une offrande pure. Car grand est mon nom parmi les nations » (Mal. 1/11). Ce texte a été ressaisi par les Pères de l'Église pour illustrer la catholicité de l'unique Eucharistie.

Le trésor évangélique ne s'enferme donc pas dans les coffres de l'Église pour être rendu tel quel au Maître sourcilieux. Il s'investit. La confrontation catholique implique la rencontre et l'échange vivant avec les mondes dont la recherche n'ouvre encore que sur un Dieu inconnu. La fécondité et l'universalité de la foi est à ce prix. Son enracinement dans l'histoire qui se fait aujourd'hui ne doit pas souffrir des mêmes étroitures qui ont affecté les missions en pays lointains depuis le 16^e siècle.

On ne s'étonnera donc pas que Vatican II, après avoir dit que « les prêtres se doivent à tous les hommes », accorde trois rubriques sur quatre à la catholicité, dans l'énumération qu'il fait des formes de ce ministère de la Parole qui lui incombe en premier lieu : « Soit qu'ils aient *parmi les païens une belle conduite...* soit qu'ils prêchent ouvertement pour *annoncer aux incroyants le mystère du Christ...* soit qu'ils étudient *à la lumière du Christ les problèmes de leur temps...* » (P. O. 4 § 1).

Rassemblement et unité : Sans doute, mais de qui ?

L'Église se considère comme « un sacrement, ou si l'on veut un signe et un moyen d'opérer l'union intime avec Dieu et l'unité de tout le genre humain... Il

importe que la communauté humaine, toujours plus étroitement unifiée par de multiples liens sociaux, techniques, culturels, puisse atteindre également sa

pleine unité dans le Christ » (L.G. 1).

La responsabilité des prêtres à l'égard de cette unité est même une raison pour qu'ils la pratiquent entre eux :

« Ils doivent présenter aux fidèles comme aux infidèles, aux catholiques et aux non catholiques les traits d'un ministère vraiment sacerdotal et pastoral, rendre à tous le témoignage de la vérité et de la vie, et comme de bons pasteurs rechercher aussi ceux qui, baptisés dans l'Eglise catholique, ont abandonné la pratique des sacrements ou même la foi. De nos jours l'humanité tend de plus en plus à s'unifier sur les plans civil, économique et social ; il est donc d'autant plus nécessaire que les prêtres suppriment toute cause de discorde, afin que le genre humain tout entier accède à l'unité de la famille de Dieu » (L.G. 28/4 et 5).

Autrement dit la responsabilité de l'unité se greffe sur cette catholicité. Pas l'une sans l'autre.

On parle abondamment aujourd'hui de la fonction de rassembleur comme spécifique du ministre ordonné. Mais de quoi et de qui s'agit-il ?

Il ne s'agit pas de l'unité autour du prêtre (ou de l'évêque ou du pape), ni même autour des prêtres pris en eux-mêmes. Car la mesure de l'unité est transcendante aux « sacrements » visibles qui la signifient et la servent. Elle vient de plus loin et vise plus haut. Le danger existera toujours d'une fermeture sur ce qui est déjà acquis, circonscrit, dénombré et nommé. Y compris le danger de possession mutuelle du prêtre par les chrétiens et des chrétiens par le prêtre, à la manière d'un ménage bouclé sur lui-même.

Or l'Eglise n'est que sacrement. Elle n'est pas un en soi pour soi. Elle n'est pas à son compte. Elle ne se limite pas à elle-même. Elle est tout entière relative à Jésus-Christ son Chef, à l'Oeuvre qui est celle du Père, à l'Esprit de Pentecôte qui la précède et la déborde, lors même qu'il l'habite et l'anime. Ceux qui désespèrent d'elle parce qu'elle est humaine ne comprennent pas que Dieu fait alliance avec l'humain à travers Jésus-Christ et son Corps qui est l'Eglise (24). Il la dote de « sacrements » (les sept rites bien sûr, mais aussi la Parole de Dieu, le ministère apostolique...) pour signifier et procurer l'initiative de l'Amour sans frontière ni calcul, et pour peser sur les paresseuses, les étroitesseuses et les possessivités qui la fermerait sur ses acquis.

La célébration eucharistique rappelle à l'assemblée, et singulièrement au ministre que le Christ est mort pour *la multitude*, et qu'il faut l'annoncer jusqu'à la fin des temps. Elle rassemble les sacrifices typiques des grands justes d'avant l'Eglise chrétienne et même d'avant Israël, Abel et Melchisédech, comme celui de notre père dans la foi Abraham (prière n° 1). Elle prie pour « tous les hommes qui ont quitté cette vie » (prière n° 2), dont Dieu connaît la droiture (prière n° 3), voire même la foi (prière n° 4).

« Le peuple de Dieu est rassemblé d'abord par *la Parole de Dieu* » dit Vatican II, en ajoutant « qu'il convient tout particulièrement de l'entendre de la bouche des prêtres », et en précisant qu'il s'agit de la Parole aux incroyants comme aux croyants. Pour bien montrer qu'elle les dépasse parce qu'elle est de Dieu, il

dit encore « qu'ils n'ont pas à enseigner leur propre sagesse mais la Parole de Dieu ». (P.O. 4/1).

Dans le Corps, les pasteurs sont les figures et les serviteurs du Pasteur qui rassemble, et c'est pourquoi leur « ministère même exige, à un titre particulier, qu'ils vivent dans ce monde au milieu des hommes et cherchent même celles qui ne sont pas du bercail, pour qu'il y ait un seul troupeau et un seul pasteur » (P.O. 3). Ils représentent de façon autorisée la Tête qui procure la croissance du Corps (P.O. 2/3), ils ont à tout faire converger vers elle qui est le terme (Eph. 4/15), et selon une formule célèbre, le point omega « vers lequel convergent les désirs de l'histoire et de la civilisation » (G.S. 45/2).

Bien des constats, que l'analyse sociologique aide à comprendre, manifestent que l'unité entre des hommes que séparent les différences et les antagonismes est une entreprise presque désespérée. L'ecclésiologie ne peut faire l'impasse sur la sociologie. Elle ne peut non plus s'y réduire. Elle tient ferme que l'unité est à promouvoir dès maintenant sur le terrain de la fidélité à Dieu (et donc à l'homme), même si la pleine réussite re-

Prêtre sans communauté ?

On dira: les pasteurs ont certainement de telles responsabilités.

Mais une question préalable se pose comment être pasteur sans troupeau, prêtre ou évêque sans communauté précise, délimitée par un territoire, un milieu ou une autre particularité ? La réflexion actuelle sur le ministère permet-

cule vers l'horizon de la Parousie. L'unité est en avant, mais elle s'ébauche dès maintenant.

Les pasteurs ont charge particulière de cette unité (25) inscrite dans l'Eucharistie qu'ils célèbrent. Pas seulement entre chrétiens que le tempérament, la condition, la sensibilité ou les options rapprochent d'avance. Ils ont la charge paradoxale de l'unité dans la différence. Le paradoxe est même tel qu'ils ont, au nom du Pasteur universel, à promouvoir un rassemblement plus vaste que celui des déjà chrétiens, un rassemblement à la taille de celui que rêve le Père depuis les origines : que « dans le Christ il n'y ait ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme : car tous ne sont qu'un en Lui ». (Gal. 3/27-28).

« Cette fonction de provocation et de structuration est proprement celle de l'Eglise... Il n'est donc nullement absurde d'évoquer la dimension missionnaire des ministères. Les ministères chrétiens sont missionnaires par essence, comme l'Eglise elle-même. Celle-ci est au service de l'appel que Dieu adresse à tous les hommes, et les ministres s'efforcent d'attester existentiellement les exigences de cet appel » (26).

elle encore de penser à des prêtres ou des évêques « absolus », c'est-à-dire ordonnés à titre personnel, et non au titre d'une « église locale » ?

Plus d'ordinations absolues !

Oui, il y a eu et il y a encore des ordinations absolues. Au Moyen Age on

ordonnait « ad missam » des chapelains dont l'occupation était de « dire des messes », multiples et rémunérées ! Le Droit Canon envisage, à côté des ordinations « au titre du diocèse », celles « au titre du patrimoine », conférées à des candidats pouvant assurer leur subsistance, sans que le diocèse ait à leur assurer avec une charge le « bénéfice » qui s'y rattache. On ordonne des évêques sans charge diocésaine, simplement pour leur conférer la dignité.

De telles pratiques s'adossaient à une théologie du « sacerdoce ». Si l'ordination confère le caractère comme un bien personnel, qui donne pouvoir sur les sacrements, et situe le bénéficiaire, comme à son compte et pour son compte, sur une ligne médiatrice qui descend du Christ vers les hommes, on comprend que le prêtre puisse être ordonné pour être ordonné, pour posséder grâce, pouvoir et dignité, sans considération de la prioritaire mission de l'Eglise. Pareille théologie n'est plus tenable : « C'est dans la communauté des chrétiens que le Christ a établi des ministres investis par le sacrement de l'ordre » (P.O. 2/2).

Le concile ne parle pas ici des petites communautés, ni même de l'église diocésaine particulière, mais de l'ensemble de l'Eglise. Peu importe. Un tel texte empêche de considérer le prêtre comme un possesseur autonome de « son » sacerdoce, ou comme un membre d'une caste cléricale superposée aux chrétiens.

La théologie ecclésiale du ministère, renforcée par la critique actuelle de la bureaucratie, de la technocratie et de la centralisation, ne peut pas ne pas remettre en question des formes anciennes de son exercice. Aussi est-il courant désor-

mais de dénoncer les défauts de la grande machinerie ecclésiastique. On préconise un retour aux communautés primitives. On voit le prêtre trouver dans de tels groupes une meilleure intégration au peuple de Dieu, non au-dessus, mais parmi les frères. Désigné par la communauté, au moins accepté d'elle, au service de ses besoins spirituels, garant de son lien avec les autres églises et avec la tradition. Que l'Eglise redevienne une communion d'églises, au lieu d'une administration nommant des fonctionnaires ; et que par conséquent il n'y ait de prêtres ou d'évêques qu'au service de communautés chrétiennes.

Service des communautés

Qui ne serait d'accord pour que l'Eglise se rajeunisse ; pour qu'elle se réhumanise en se reconstituant un tissu de relations fraternelles ; pour qu'elle se rebâtisse une assise communautaire solide, au lieu de reposer sur l'étroite pointe hiérarchique. Que les chrétiens se retrouvent chez eux dans la maison, décléricalisés, responsables, inventifs. Que les églises puissent s'adapter, se mouvoir avec originalité sur leur terrain particulier. Un tel renouveau des structures, des relations et des célébrations représente une tâche difficile. Mais il importe au bien des chrétiens. Et tout autant à la vérité de l'Eglise. Sans oublier le témoignage qu'elle doit au monde : ses scléroses et lourdeurs comptent pour beaucoup dans la crise de la foi.

Précisément, pensent certains, il n'en fut pas ainsi aux origines. Une fois réalisée la première évangélisation, c'est le rayonnement des églises locales qui a converti le monde. L'être des Apôtres,

celle de la fondation, n'a eu qu'un temps (27). Reconvertissons l'Eglise pour que le monde se convertisse.

Nous avons, à la Mission de France, investi et investissons encore dans le travail de transformation des communautés. Le prix n'en est pas mince : initiatives tatonnantes, contestations, réflexions laborieuses, patience et longueur de temps. Nous croyons que la mission est œuvre d'Eglise ou n'est rien. L'aventure apostolique personnelle désolidarisée du corps est sans issue, théologiquement comme sociologiquement.

La tâche en somme est à prendre par les deux bouts : le service des communautés et le service des hommes qui ne se veulent pas de l'Eglise.

Il y a aussi le bout du monde.

Il n'est pas nécessaire pour autant que tous fassent tout (28). Bien au contraire (cf. P.O. 8/1). Il en faut qui optent pour le bout du monde ! Au nom de l'Eglise, en lien avec elle, soutenus par elle, d'accord. Mais il serait lamentable que la redécouverte présente d'une nécessaire transformation des rapports entre prêtres et chrétiens dans les communautés et celle des relations entre les communautés, voile l'autre urgence : celle de la présence aux hommes en dehors du service spécifique des chrétiens.

Un prêtre ouvrier n'est pas au service d'une communauté locale de croyants. Il est au service de la mission de la communauté ecclésiale. Il est au service concret, implanté dans un milieu défini, d'une catholicité, qui restera bancal, tant que le monde ouvrier, inclus dans le dessein divin de tout récapituler en Jé-

sus-Christ, n'aura pas voix au chapitre ecclésial (29).

Nous avons relaté la discussion interdisciplinaire de l'Institut catholique de Lyon sur le thème : le prêtre est-il pasteur ou apôtre ? Elle a conclu sagement : le prêtre se définit par une communauté existante ou à venir. Admettons volontiers.

Mais il n'est pas un prêtre au rabais, tant qu'il n'a pas de communauté. Les prêtres au service du Maghreb s'interdisent de faire du prosélytisme et ne se croient pas réduits à l'état laïc. Une invention ecclésiale est en train de se faire, dans et pour le contexte inédit du monde actuel, qu'il ne faut pas se hâter de mesurer au lit de Procuste des pratiques antérieures, même codifiées par d'antiques canons, sans en évaluer la cohérence avec la mission de l'Eglise. Si l'expérience du peuple de Dieu a valeur de lieu théologique pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'effort accompli depuis des décades, pour inventer un style de ministère, inséré en plein monde, au service des hommes, instaurant une confrontation entre la foi et leur vie, entre l'Eglise et leur conscience collective. Même si beaucoup de ces prêtres ont aussi des charges paroissiales, ou s'ils « animent » des militants, ils sont là pour tous les hommes dont ils partagent les conditions de vie (cf. P.O. 3).

Dans le respect de la patience.

Avec l'espoir que ces hommes accéderont un jour à la foi ?

Sans doute. Mais soyons lucides.

Tout d'abord, quand on mesure sur le terrain la profondeur de l'incroyance, on

n'a pas l'impression que ce sera pour si tôt : l'anticléricalisme se nourrit du souvenir atavique des rapports avec l'Eglise ; le scepticisme grandit devant un Evangile qui n'a plus la fraîcheur des origines...

Il faut commencer, ou recommencer par les fondations. Travailler à faire exister la foi, en la vivant dans un contexte humain qui lui est pour le moment étranger, l'y enraciner en espérant lui faire porter des fruits nouveaux : nouveaux pour l'Eglise ; nouveaux pour le monde puisque l'originalité chrétienne ne se borne pas à nommer autrement ce qui pré-existe.

Le premier geste de foi de l'envoyé est la reconnaissance de ce que sont et font les hommes : le discernement critique ne va pas sans cela. Ce qui suppose également la participation à leur effort (30). Le prêtre s'y engage au titre de sa responsabilité apostolique et pas seulement à celui de l'existence chrétienne du baptisé ou du militant. Il sait qu'il porte la charge de la vraie foi et de la charité de l'Eglise, de leur manifestation authentique, de l'unité à chercher à partir de la diversité catholique.

Pourquoi des prêtres en usine, dans les hôpitaux, au service du Tiers-Monde ? Vatican II répond en invoquant l'exemple de Jésus-Christ devenu semblable à ses frères excepté le péché, et celui de Paul, Apôtre des nations, qui s'est fait tout à tous. Les prêtres ne doivent pas être séparés des chrétiens bien sûr, mais « d'aucun homme quel qu'il soit ». Certes « ils ne pourraient être ministres du Christ s'ils n'étaient témoins et dispensateurs d'une vie autre que la vie terrestre, mais ils ne seraient pas non plus capables

de servir les hommes s'ils restaient étrangers à leur existence et à leurs conditions de vie ». (P.O. 3).

— Très bien, dira-t-on. Mais des laïcs le font déjà, non sans y engager leur foi et sans y porter le souci de de l'Eglise.

— Certes. Et c'est fort heureux. Mais l'Eglise est-elle l'Eglise sans le ministère apostolique ?

— On en revient donc à la communauté : pas de prêtre sans communauté, pas de communauté sans prêtre.

— Pas de communauté sans prêtre ? Pourquoi pas ? Faut-il donc une couverture ou une compétence cléricale à chaque regroupement, voire à chaque réunion de chrétiens. Se relier au ministère pastoral, être relié par lui est essentiel. Mais les formes, la fréquence, l'intensité... c'est à voir. Le Tiers-Monde nous en apprend déjà beaucoup sur ce chapitre. L'Evangile et la présence de l'Eglise a souvent commencé par des chrétiens. Le ministère peut venir ensuite, naissant éventuellement du groupe lui-même. Laissons quelque latitude au Saint-Esprit. Et ne nous enfermons pas dans un carcan.

Non plus dans le carcan inverse.

Paul, se référant à Is. 52/15, met son honneur à « limiter son apostolat aux régions où l'on n'avait pas invoqué le nom du Seigneur » (Rom. 15/20). C'est même un signe des temps nouveaux que « Dieu prenne soin de tirer d'entre les païens un peuple réservé à son nom » (Act. 15/14). Ainsi l'avait annoncé le vieil Amos (9/11-12) cité par Jacques de Jérusalem (Act. 15/16). Et Pierre lui-même, tête des Douze, affirme : « Dieu m'a choisi parmi vous pour que les

païens entendent de ma bouche la Bonne nouvelle » (Act. 15/7).

Ministère paulinien

L'Évangile aux païens c'est la mission caractéristique de Paul. Il ne cesse de revendiquer pour elle (Act. 15. Gal. 2). Il s'en fait gloire (Rom. 11/13, 16/18. Act. 13/47, 26/17-18. Eph. 3/8-9). Et c'est tout à la fois comme apôtre égal aux autres (Gal. 2/7-9), intendant (1 Cor. 4/1-2), évangéliste (1 Cor. 1/17) qu'il est ministre auprès des « nations ».

A moins de restreindre (cf. note n° 27) la succession dans la responsabilité apostolique à la « présidence » ou à la « conduite » du troupeau déjà rassemblé, l'Église se doit à elle-même, et au monde, de perpétuer un ministère de type paulinien approprié à notre époque telle qu'elle est, post-chrétienne, sécularisée, criblée par la critique de la religion et de la foi, éprise d'autonomie, et en même temps travaillée par la question essentielle : pourquoi la vie et comment ?

Une ordination à un tel ministère n'est pas *absolue*. Elle est pour un peuple au sens où Dieu révélait à Paul : « Je suis avec toi... parce que j'ai pour moi un peuple dans cette ville de Corinthe » (Act. 18/10). « Car Dieu est aussi le Dieu des païens » (Rom. 3/29). Son souci em-

brasse l'univers et chacun des peuples qui le constituent. Son Fils est mort pour tous. L'Esprit sollicite tout le monde et ce ne doit pas être toujours en vain. Par conséquent l'Église doit regarder par-dessus ses frontières visibles, pour se dépasser : « Elargis l'espace de la tente, déploie tes tentures sans contrainte, allonge tes cordages, renforce tes pieux » (Is. 54/2).

Ainsi le monde sans communauté chrétienne dans lequel œuvre un ministre n'est pas un zéro pour l'Église. Voué à un monde non croyant il n'est pas voué au vide. Pasteur dans l'Église, il la représente dans ce monde, il y fait son œuvre à elle en travaillant à inscrire sa foi dans la réalité de ce monde, et il porte dans la conscience de l'Église le poids de ce peuple. Si l'on tient à parler de communauté, disons qu'il prépare le temps où du cœur de ce peuple des communautés pourront naître.

Quand à savoir qui a le droit ou le devoir de commencer, les prêtres ou les laïcs, la question est bien vaine. On commence par ce qui est possible. Par les deux si possible. L'histoire montre que l'Église ne s'est pas embarrassée de thèses dogmatiques là-dessus : elle a essayé de répondre aux circonstances et à l'Esprit-Saint.

Eglise et communautés particulières

Mais enfin, peut-on encore objecter, la contradiction est évidente : il a été dit plus haut que le prêtre n'est pas un en soi, propriétaire de son sacerdoce,

et qu'il n'a de raison d'être que dans l'Église ; maintenant on prétend qu'il peut exercer son ministère en dehors de toute communauté.

Ceci est d'autant moins acceptable que depuis le concile on restaure le sens des églises particulières.

« *L'Eglise du Christ est vraiment présente dans toutes les communautés locales de fidèles, légitimement réunies autour de leurs pasteurs et que le Nouveau Testament lui-même appelle églises. En effet là où elles se trouvent se trouve aussi le Peuple nouveau appelé par Dieu dans le Saint-Esprit et avec une pleine assurance (cf. 1^{re} Thess. 1/5). C'est en elles que l'annonce de l'Evangile rassemble les fidèles, qu'est célébré le mystère de la Cène du Seigneur « afin que, par la chair et le sang du Seigneur soient étroitement unis tous les frères de la communauté ». Toute assemblée eucharistique relevant du ministère de l'évêque est un signe de cette « unité du corps mystique, sans laquelle il ne peut y avoir de salut » (Summa théol. III. 73.3). Dans ces assemblées, souvent petites, pauvres et éloignées les unes des autres, le Christ est présent, qui par sa puissance rassemble l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique ».* (L.G. n° 26).

« *Il n'y a pas d'abord l'Eglise universelle, dont les églises locales ou diocésaines seraient des provinces ou des membres. Il y a d'abord les églises locales, et l'Eglise universelle n'est rien d'autre que l'ensemble des églises locales »* (31).

Alors un prêtre à ce point spécifié par le service des « plus loin » qu'il soit sans communauté, comment peut-il être dit prêtre dans une église et à son service ?

Précisons d'abord de quelle communauté l'on parle.

« Il paraît légitime de réserver le terme

de communauté aux groupes à taille humaine (un quartier, un village, un groupe de foyers, une équipe de travail ou de réflexion, etc.). Mais comme des groupes plus vastes peuvent également constituer des communautés, je propose d'appeler « communautés primaires » les groupes du premier type. Or chaque communauté primaire prise isolément ne saurait à elle seule former l'Eglise.

C'est la communion des communautés primaires qui forme l'*Eglise locale*. Le témoignage du Nouveau Testament et l'histoire des premiers siècles chrétiens établissent à l'évidence que c'est l'Eglise locale groupée autour de l'évêque qui constitue fondamentalement l'Eglise du Christ... C'est au sein de l'Eglise locale, sous la responsabilité de l'évêque que s'organisent les ministères » (32).

Qu'un prêtre n'ait de sens qu'au service de la mission d'une église locale, soit. Pour autant il n'est pas indispensable que tout prêtre soit voué au service d'une communauté primaire. Et dans la mission d'une église locale, qu'on n'oublie pas d'inclure sa responsabilité missionnaire : « L'esprit communautaire ne se développe que s'il dépasse l'église locale pour embrasser l'Eglise universelle » (P.O. n° 6/4. cf. AG. 5/2).

Comment les églises locales, les diocèses de France par exemple mettront-ils en œuvre leur responsabilité missionnaire ? Pour une part assurément en transformant les mentalités et les structures chrétiennes au niveau des groupes de base. Mais attention : ce renouveau d'intérêt pour l'église particulière, si justifié qu'il soit par des considérants théologiques, si appuyé sur des faits sociologiques ou psychologiques, pourrait voiler

une peur du monde tel qu'il est, un recul nostalgique vers les origines (33). Il faut, dit Y.-M. CONGAR, que cette communion souhaitée « soit autre chose qu'une tentative de reconstitution inspirée d'une vue quelque peu romantique de l'Eglise ancienne, mais qu'elle assume les imprescriptibles valeurs exprimées, depuis quatre cents ans, dans l'idée de société » (34).

Les églises sont envoyées au monde d'aujourd'hui, dont la sociologie n'est plus celle du bassin méditerranéen du premier siècle. Les frontières locales, sociales et culturelles y sont transpercées pas la mobilité, traversées par la multiplicité d'appartenance ; les problèmes se posent, les solutions se cherchent à une autre échelle que celle de l'antique cité. Elles ont donc à se mesurer à ce qui déborde leur enceinte : d'une part être là où les hommes se construisent, connaître, comprendre, discerner, interpréter dans la foi, traduire en charité... par tels de leurs membres, tels de leurs responsables ; participer d'autre part à une recherche et une confrontation qui soit à la mesure de l'objet, et non limitée par principe aux frontières d'un groupe restreint. La foi, la théologie, l'Eglise ne peuvent faire fi de la sociologie.

Dans une Eglise tout entière sacramentelle, cette dimension supra-locale de la mission ne sera pas assurée sans des signes et services précis.

La primauté romaine en est un qui remonte à Jésus-Christ (dans son principe, pas dans toutes ses traductions). De Grégoire le Grand à Pie XI les papes n'ont pas peu contribué à l'ouverture des consciences et des frontières sur l'extérieur.

La collégialité épiscopale, au sein de laquelle doit jouer la primauté de Pierre, remonte elle aussi à Jésus-Christ. Elle s'exerce par la communion entre les églises. Elle s'est inventé des moyens à la mesure des problèmes rencontrés : ainsi les conciles, les patriarchats. Aujourd'hui elle risque de s'enliser chez nous dans une technobureaucratie (35). Est-ce une raison pour conclure : chacun chez soi, les ministres avec leur communauté, la communauté avec son ministre ? Au lieu de démissionner arrangeons-nous pour que la mission ne soit pas marginale, pour que ses ouvriers, ses engagements et sa réflexion, expriment la responsabilité des églises. Un prêtre ouvrier, qui travaille sur un diocèse, en lien avec lui, et lui posant question n'est pas sans église. N'empêche que la dimension du monde ouvrier, comme la catholicité de l'Evangile, l'obligent également à se relier, se confronter et s'exprimer dans l'Eglise, par delà les frontières diocésaines (comme par delà les frontières syndicales et même ouvrières)... au plus grand bénéfice des églises particulières.

Concluons

Ce parcours, bien que long et sinueux, n'a pas permis d'explorer tout le terrain.

Une question a été évoquée au passage, sans recevoir une réponse proportionnée à son importance : comment, dans l'existence partagée avec les hommes, honorer la responsabilité de prêtre ?

Les réflexions qui précèdent se tiennent en deça de ce point crucial. Elles ne sont qu'introductives. Elles nous ont paru nécessaires aujourd'hui encore.

Mais le principal reste à faire. Le travail dont le n° 34 de la Lettre aux Communauté livre les résultats ouvre les voies. Il reste du chemin à parcourir. Sans attendre que tout le monde ait admis les préalables, les prêtres doivent être prêts à rendre compte à quiconque les interroge (et à leur propre conscience) sur la manière dont ils jouent leur responsabilité dans la participation à la condition des hommes. Leur réponse vécue et justifiée conditionne pour une bonne part l'avenir de l'Évangile dans notre monde.

Notes

(1) Il est assez fréquent que l'on assimile « missionnaire » et « sociologique », tandis que le « territorial » serait lié à la pastorale des déjà chrétiens. C'est très simpliste. Des organisations de laïcs, des prêtres insérés dans un « monde sociologique » peuvent être de mentalité et d'action contraires à la « mission » : on en a connu d'intégristes.

(2) Pour une réconciliation des ministères. Taizé 1973 n° 20. Le sous-titre « Éléments d'accord entre catholiques et protestants » dit l'objet du travail de ce groupe de théologiens et pasteurs œcuméniques.

(3) Un exemple montre bien qu'il est important d'utiliser les mots et concepts dans le même sens, si on veut avancer dans la discussion.

Le rêve de Troas est devenu réalité, parce que Paul, après avoir passé la mer, a démontré qu'on pouvait être un apôtre authentique en passant aux nations.

L'Église sera-t-elle aujourd'hui capable de la générosité de ses origines ? La moisson est plus abondante que jamais : toute cette foule dont le Christ a souci comme autrefois ; toutes les recherches et les trouvailles, les richesses et la pauvreté des masses humaines.

Le service demandé aux ouvriers est de nature à en faire hésiter plus d'un. Heureusement il y a le Maître de la moisson. Il est très sollicité de multiplier à nouveau des prêtres : car le besoin s'en fait sentir. Ne faudrait-il pas solliciter, avec instance, urgence et grande humilité, un don plus radical : qu'il nous convertisse à ses vues et à ses pratiques : « Je ferai de vous des témoins à Jérusalem, dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ».

Un débat interdisciplinaire intéressant s'est tenu à la faculté de théologie de Lyon sur le thème : « Le ministre est-il apôtre ou pasteur ? Évangéliste du monde ou pasteur d'une communauté ? ».

Une hypothèse fut d'abord lancée : « Le prêtre est pasteur, non apôtre, car il n'a de raison d'être que le service d'une communauté ».

A GEORGE, exégète, intervient : « L'unique raison d'être du ministre est-ce la communauté chrétienne... ? La manière de poser la question est gênante pour l'exégète. Je répondrais plutôt que l'unique raison d'être du ministre c'est le rassemblement du peuple de Dieu. Dans cette notion de peuple de Dieu, la communauté n'est pas une cellule fermée, située à l'extérieur du monde ».

Et M. JOURJON, patrologue, ajoute : « L'Eglise, si je l'interprète dans la catégorie de la communauté, ce n'est pas la communauté toute faite, mais une communauté à faire : et donc ceux qui sont à la tête de cette Eglise sont les pasteurs d'une Eglise perpétuellement à faire. Et ces chefs d'Eglise (il s'agit des Pères), si je puis les interpréter dans la catégorie apostolique (c'est-à-dire la catégorie des fondateurs d'Eglises), se seraient bien considérés comme des fondateurs d'Eglise, c'est-à-dire comme les responsables d'une communauté à faire, puisqu'elle est en pèlerinage, et que la seule définition qu'on puisse donner d'elle, c'est une définition qui se situe au terme, lorsqu'elle aura terminé son pèlerinage et qu'elle sera l'Eglise de Dieu réalisée. Si bien que pour moi — et là je vais reprendre un langage contemporain — le ministre, parce qu'il est le pasteur d'une communauté, est certainement un apôtre, c'est-à-dire l'évangéliste d'une « ecclesia » qui est perpétuellement à convoquer et à réaliser ». Dossier PROFAC. *Le ministère sacerdotal*. Faculté de théologie de Lyon. 1970. pp. 163, ss.

(4) Le groupe des Dombes s'exprime ainsi : « En célébrant les sacrements, le ministre signifie que c'est le Christ lui-même qui les préside et leur donne l'efficacité promise. Il manifeste aussi que la parole évangélique est à l'œuvre dans le sacrement, accomplissant ce qu'elle annonce. Ainsi sont fondées et réalisées la communion de l'Eglise au Saint-Esprit, sa vie de Corps du Christ, sa fidélité à Dieu » (op. Cit. p. 21).

Parmi les textes anciens : Ignace d'Antioche : Magn. 5, 6 7. Smyrn. 8, 9 ; Justin : Apologie n° 55 et.

On peut lire M. JOURJON. *La présidence de l'Euchz chez St Ignace d'Antioche*, dans Lumière et Vie. Sept. 1967. A. VILELA. *Le presbytérium selon St Ignace d'Antioche*. Bulletin de litt. Eccles. Juillet 1973.

Ceux qui, avec H. KUNG observent que l'épître aux Corinthiens (1 Cor. 11) ne mentionne pas un consécrateur attitré, oublient la faiblesse de l'argument « a silentio ». Le débat entre Paul et ses correspondants avait un tout autre objet : leur innocence en face des implications fraternelles du repas du Seigneur. Autres critiques de la thèse de KUNG dans la recension de F. REFOULE. « Le Monde » du 2 novembre 1968, et surtout dans celle de G. DEJAIFFE : Nouvelle Revue Théologique. Déc. 67.

(5) On sait que le concile de Trente a volontairement limité sa perspective à la condamnation des thèses protestantes concernant le rôle des prêtres dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Pour ne pas sembler désavouer Trente, Vatican II a remis l'accent sur ces deux responsabilités particulières, dans son exposé doctrinal (P.O. n° 2 § 2). Mais la suite montre bien qu'il élargit la perspective, spécialement dans le n° 4, qui accorde l'importance première au ministère de la Parole.

(6) *Où en est la théologie des ministères*. Vocation, Oct. 1973 p. 417.

(7) *Fin du Clergé, nouveau visage des ministères, et vie des religieux*. Forma gregis. 1972 pp. 304-305.

(8) L'ordre de Jésus porte, au moyen de l'impératif, sur l'annonce de l'Evangile. Les autres activités (aller, baptiser, former) s'y adjoignent au moyen de participes.

(9) *Ad. Gentes*, n° 10-12.

(10) *Esquisse d'une théologie des ministères* Revue des sciences religieuses. Janv 1973. p. 26.

(11) Deux remarques sur ce point : 1° En milieu urbanisé, spécialement dans les grands ensembles, la baisse de la demande religieuse s'accélère. Elle affecte et les sacrements et la catéchèse. Ceci pour la quantité. 2° Mais c'est la qualité de la demande qui fait question aujourd'hui pour beaucoup de prêtres (également de religieux et de laïcs). Ainsi s'explique la désaffection à l'égard du ministère classique, et la recherche d'autres formes de service qui ne présupposent pas la foi, mais acceptent d'affronter l'indifférence ou l'incroyance de ceux qu'on rencontre.

(12) Voir sur ce point WACKENHEIM, art. Cit. pp. 10-11.

(13) *Prêtres d'hier et d'aujourd'hui*. Paris. Le Cerf 1954 pp. 49-53.

(14) Ceux qui œuvrent sur le terrain expérimentent que les « clients » ou usagers sont une majorité, les gens volontaires ou doués pour porter la charge une minorité. C'est une loi de la sociologie des groupes.

(15) *Esquisse d'une théologie des ministères*. Revue des sciences religieuses. Janv. 1973 pp. 8-9.

(16) D'où l'expression « Half time priest » : prêtre à mi-temps. Il s'agit de tout autre chose que ce que nous appelons prêtre exerçant à mi-temps un métier profane.

(17) Pp. 63-64 du rapport (Ed. Centurion, 1972). La citation du Synode est aux pp. 30-31 de l'édition du Centurion. Ch. WACKENHEIM.

(18) Art. cit. p. 5.

H. LEGRAND dit pareillement : « On ne surmonte pas une crise doctrinale en assurant la répétition des formulations élaborées en fonction des problèmes du passé. Bien mieux cette seule répétition pourrait être cause de crise si elle se révélait incapable d'éclairer, dans la foi, la situation contemporaine, car c'est dans une telle tâche que l'intelligence de la foi révèle sa force (ou sa stérilité) » (art. cit. p. 281).

Les études sur les origines ont reçu des inquiétudes actuelles une vigoureuse impulsion. Le terrain a été labouré comme jamais : on y voit beaucoup plus clair qu'il y a simplement vingt ans. Cependant plusieurs remarques s'imposent. Premièrement la

documentation et incomplète, et l'histoire des origines des ministères sera toujours lacunaire : la tentation existe chez tel ou tel de donner un coup de pouce en fonction de ses préoccupations. Deuxièmement il peut y avoir une prélecture qui élimine une part de ce qui est rapporté. Il semble bien qu'à l'absence de se situer en face des communautés déjà constituées, on oublie le ministère apostolique en sa manifestation tout à fait initiale, celui de Paul débarquant en Macédoine.

(19) Une note — très schématique nécessairement — sur l'autorité n'est peut-être pas inutile ici. Le mot fait peur, et on comprend pourquoi.

a) De soi la fonction d'autorité n'implique pas l'autoritarisme. L'étymologie la met au service de la croissance, comme dans le mot auteur. Elle doit faire être. C'est donc une valeur : valeur de celui qui « fait autorité » (tel Jésus-Christ : Luc 4/32) ; valeur de la responsabilité de réaliser le lien entre les membres du groupe et d'assurer la poursuite commune des buts. Elle n'est pas l'opposé des libertés : elle doit les susciter et les valoriser en les articulant dans l'ensemble. L'autorité est comme l'âme du pouvoir.

b) Une autorité sans pouvoir serait comme une âme sans corps, ou une tête sans mains. Le pouvoir décide en dernier ressort — donc limite les choix — et met à exécution — donc délimite l'action. Jésus-Christ s'est prévalu d'un pouvoir, et a institué celui des Apôtres (les clés) non sans prévoir et tenter de prévenir les abus. Il n'a cessé d'inculquer aux Apôtres une notion et un style d'exercice de l'autorité, original par rapport à ceux du monde, en renvoyant au modèle qu'est le Serviteur souffrant (Mt. 20/20-28, 23/6-12. Jean 13/1-13, etc.) cf. Y.-M. CONGAR. *L'épiscopat et l'Eglise*. Le Cerf 1962. p. 67 ss.

c) Le pouvoir pour le pouvoir, devenant une fin en lui-même, au lieu d'être calibré par sa raison d'être au service des libertés et des buts collectifs, se dégrade en puissance. C'est le corps sans âme. Hormis la puissance de Dieu, les évangiles et les épîtres critiquent fort la puissance, les puissances et les puissants. Il est souvent arrivé à l'autorité ecclésiastique de laisser son pouvoir se dégrader en puissance. La mise en place et en œuvre de la co-responsabilité est indispensable pour empêcher les relations verticales de dégénérer.

d) Il ne suffit pas d'affecter l'autorité dans l'Eglise des coefficients ministériel (elle est par essence une servitude), et collégial (elle est tempérée par la coresponsabilité des autres ministres et par la coresponsabilité baptismale). Le coefficient sacramentel est le plus important : les ministres ne sont que les signes et les serviteurs de l'autorité toujours vivante et agissante de Jésus-Christ. Le Chef n'a pas démissionné : il est invisible mais présent. Les ministres ne le remplacent pas ; ils ne sont pas des vice-Jésus, ils ne sont pas des lieu-tenants, seulement des re-présentants. « Ce ne sont pas les ministres qui font l'Eglise, mais l'Esprit » (F. BUS-

SINI. *Autorité apostolique et liberté*. Documents épiscopat. n° 11 Mai 1973 p. 3).

Le Document des Dombes dit très bien que « le ministère pastoral, dans ces trois fonctions (de la Parole, des sacrements, du rassemblement), tient son autorité de ce qu'il est service du Christ, lui qui, Seigneur et Tête de son Corps, l'édifie dans la puissance de l'Esprit ». (N° 29 cf. n° 24). On se reportera aussi à P.O. 2/3.

(20) Les êtres célestes eux-mêmes ne découvrent le dessein de Dieu que dans le devenir historique de l'Eglise évangélisant les païens, nous dit saint Paul (Eph. 3/9-10).

(21) Faut-il préciser que le discernement n'est la propriété de personne dans l'Eglise, et que personne n'est dispensé. Il est au cœur de la fidélité. Aussi Paul ne cesse-t-il de le demander pour les chrétiens. Il prie ainsi pour « tous les saints qui sont à Philippe avec leurs évêques et diacres » ; que « votre amour abonde de plus en plus en clairvoyance et sensibilité pour discerner ce qui est le mieux » (Phil. 1/9-10, cf. 1 Thes. 5/19-20-Eph. 5/10). L'épître de Jean demande à tous d'éprouver les esprits pour voir s'ils sont de Dieu ou du monde (1 Jean 4/1-5), mais cela ne l'empêche pas d'ajouter : « Celui qui s'ouvre à la connaissance de Dieu nous écoute. Celui qui n'est pas Dieu ne nous écoute pas. C'est à cela que nous reconnaissons l'Esprit de vérité et l'esprit de l'erreur » (1 Jean 4/6).

(22) F. BUSSINI. *Autorité apostolique et liberté chrétienne*. Document épiscopat n° 11, page 7.

(23) Ce double mouvement est étudié par O. CULMANN, dans *Le Christ et le temps* Delachaux et Niestlé, Paris-Neuchâtel.

(24) Sur l'Eglise à la fois visible et porteuse d'un mystère invisible, l'Eglise que l'on croit mais qui n'est pas Dieu, sur l'Eglise distincte du Royaume et toute relative au Royaume, on peut lire H. KUNG. *L'Eglise* T. 1. pp. 57-151.

(25) Ceci n'a rien à voir avec le slogan du prêtre « homme de tous ». Un prêtre est nécessairement particularisé. Il peut et souvent doit opter et lutter. Mais toujours en s'acharnant à signifier l'appel à l'universel et à la réconciliation, dans les modalités et les finalités de son engagement. Ainsi fit Jésus-Christ.

(26) Ch. WACKENHEIM. art cit. p. 7.

(27) La thèse souvent affirmée (Y. CONGAR. *L'Eglise une, sainte, catholique et apostolique*. Paris. Le Cerf. 1970. pp. 185-192) selon laquelle « on se rendra compte au 2e siècle d'une manière réfléchie que, si les apôtres de la première génération sont irremplaçables dans leur rôle de fondateurs de l'Eglise, leur ministère de chefs des communautés demeurerait et que des fidèles devaient leur succéder dans cette charge ». (F. BUSSINI. art. Cit. p. 4) n'est pas incontestable. Voici un texte célèbre

d'Eusèbe de Césarée qui élargit singulièrement la tâche de la succession apostolique : « Un très grand nombre des disciples d'alors... quittant leur pays accomplissaient l'œuvre d'évangélistes, avec l'ambition de prêcher, à ceux qui n'avaient rien entendu, la parole de la foi et de transmettre les livres des Évangiles divins. Ils posaient simplement les fondements de la foi dans quelques lieux étrangers, puis ils y établissaient d'autres pasteurs, et leur confiaient le soin de cultiver ceux qu'ils venaient d'introduire... Il nous est impossible d'énumérer et de citer par leur nom tous ceux qui alors, du temps de la première succession apostolique, devinrent pasteurs et évangélistes dans les églises du monde ». *Histoire ecclés.* III.37. Sources chrét. 31. pp. 151-152.

Ces apôtres itinérants sont aussi régulièrement omis que Paul, quand il s'agit de savoir quels ministères apostoliques sont à perpétuer dans la vie de l'Église.

(28) « L'annonce de l'Évangile et la croissance de l'Église requièrent entre autres les ministères suivants : le ministère missionnaire ou apostolique (essentiellement mobile), le ministère pastoral ou sacramentel (plus territorial), le ministère catéchétique, le ministère diaconal et le ministère théologique... L'exercice de chaque ministère n'a de sens qu'en liaison avec les autres... Le principe de ministérialité signifie qu'un ministère tire toute sa signification du service effectif de l'Église. Il s'ensuit que l'idée d'une ordination « absolue » est proprement absurde ». Ch. WACKENHEIM. art. cit. pp. 12-13.

(29) H. KUNG dit très justement : « *Ecclésia*, signifie, comme assemblée (nous dirions plutôt en français comme rassemblement), à la fois le fait de se rassembler et la communauté rassemblée elle-même : le premier sens ne doit jamais être oublié. *L'Ecclésia* n'existe pas simplement par le fait que quelque chose une fois a été institué et fondé et reste ensuite sans changement » (*L'Église*, p. 125).

De même Le document des Dombes : « L'église entière, convoquée par le Christ, est envoyée pour convoquer tous les hommes à l'assemblée eschatologique » (II § 9).

Il semble bien que souvent on oublie le sens actif de rassemblement. H. KUNG le signale à propos du rassemblement pour le culte communautaire. Il faut ajouter que l'évangélisation est culte : « Le peuple de Dieu est rassemblé d'abord par la Parole du Dieu vivant qu'il convient d'entendre tout spécialement de la bouche des prêtres » (P.O. 4/1) ; et « l'annonce apostolique de l'Évangile convoque et rassemble le Peuple de Dieu afin que tous les membres de ce peuple, étant sanctifiés par l'Esprit-Saint, s'offrent eux-mêmes en vivante victime, sainte, agréable à Dieu » (ibid. 2/3).

(30) Vatican II développe à plusieurs reprises cette vue sur la mission : A.G. N° 5/3 N° 11 N° 12.

(31) Ce langage de Ch. WACKENHEIM (ibid. p. 11) n'est pas celui de H. KUNG (I. p. 127) Il n'y a pas accord parfait entre les théologiens sur le rapport de l'Église universelle aux églises particulières. Sur ce terrain, les vues théologiques rencontrent les données sociologiques. Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter.

On pourra consulter B. NEUNHEUSER. *Eglise universelle et église locale*, dans *l'Église de Vatican II* tome II Paris Cerf. pp. 607-638.

(32) Ch. WACKENHEIM. art. cit. p. 11.

(33) Cf. F. BUSSINI. *Autorité apostolique et liberté chrétienne*. Documents épiscopat. N° 11 Mai 1973.

(34) *Sainte Église*. Paris. Le Cerf. 1963. p. 39.

(35) Entre autres critiques, celle du P. de LUBAC est sévère, dans *Eglises particulière et Eglises universelles*. Civiltà Cattolica 1971. F. BUSSINI à raison de demander : « N'a-t-on pas d'abord le souci de définir des orientations d'ensemble pour le monde, une nation ou une religion, quitte à étudier ensuite les modalités d'application aux cas particuliers des diocèses ? » (art. cit. p. 5). C'est bien ce qu'on rêve à travers les projets pastoraux qui viendraient d'en haut. Mais entre le jacobinisme et l'anarchie féodale, place doit être faite à la concertation et confrontation à partir des expériences ecclésiales particulières.

Carnet de la Mission

Dans la nuit du 18 au 19 décembre 1973, un infarctus a emporté Joseph CHIFFOLEAU. L'eucharistie d'adieux fut célébrée le vendredi 21 en l'Eglise Notre-Dame de MALAKOFF dont il était curé.

Originnaire de Loire-Atlantique, il fut parmi les tout premiers candidats à la Mission puisque sa demande remonte à 1941. Il est à LISIEUX la première année, en 1942-43. Depuis 43, où il participe au démarrage de l'équipe de CERISIERS, et pendant plus de vingt ans, il est en forêt d'Othe. Beaucoup ont connu, là, son rude tempérament de défricheur et d'éveilleur.

Il avait souhaité ensuite être en région parisienne. En 1965, il s'était mis au service du diocèse de PARIS. Ces dernières années, il avait la responsabilité de l'animation pastorale du secteur de MALAKOFF, tout en travaillant à mi-temps dans un grand magasin de la capitale.

La mère de Jacques BELLIVEAUD (Auxon) est décédée le 7 décembre 1973.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

- n° 34 : Prêtres ouvriers. Responsabilité sacerdotale et engagement ouvrier
sacerdotale et engagement ouvrier
(Atelier de P.O.) — Objectivité de la Foi (Suite).
- n° 35 : Les documents de l'Assemblée générale (2-3 sept. 72).
Trois livres sur le Christ (Claude Wiener).
- n° 36 : Le Ministère presbytéral aujourd'hui :
Les voies d'accès (A. Bressollette).
Des itinéraires (Collectif).
Pour faire du neuf, faisons sérieux (R. Salaün).
- n° 37 : Un témoignage et un appel : Chemin de vie, F. Bourdier (J. Vinatier).
Quel avenir pour les ruraux P (P. Houée).
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).
- n° 38 : Une Eglise au service de la Foi (Equipe de Toulouse). Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France (J. Rémond).
Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage (J. Vinatier).
- n° 39 : A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste (M. Massard). Travaux des Ateliers : Atelier P.O. ruraux (E. Le Gall) — Atelier Tiers-Monde (P. Moreau).
- n° 40 : Un centenaire : Thérèse de Lisieux (Jean-François Six - Jean Volot - François Lemeur - Marie-Françoise). — Pourquoi être prêtre aujourd'hui P (Noël Choux - Pascal Idiart).
- n° 41 : Les journées Tiers-Monde (8-9 sept. 73) : Témoignages. Amorces de réflexion (M. Massard) — Travaux des carrefours.

Ouvrages reçus

**Thérèse de Lisieux — Conférence
du centenaire 1873-1973**

Je veux que l'homme vive

Morale de l'Évangile

Communautés selon l'Évangile

Lecture d'Évangiles

**L'Évangile selon Marc
2 T.**

La pratique du dialogue pastoral

**Des évêques face au problème
des armes**

**Nietzsche et la religion
de l'incroyance**

Collectif.

Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris, 165 p.

Cahiers Universitaires catholiques. 48 p.

C. H. DODD

Ed. Plon. 119 p.

Madeleine DELBREL

Ed. du Seuil. 184 p.

Gilles BECQUET

Ed. du Seuil. 431 p.

R. SCHNACKENBURG

Ed. Desclée.

F. FABER et E. Van der SCHOOT

Ed. Le Centurion. 240 p.

Dossier présenté par Pierre TOULAT

Ed. du Centurion. 168 p.

Yves LEDIÈRE

Ed. Desclée. 217 p.